

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

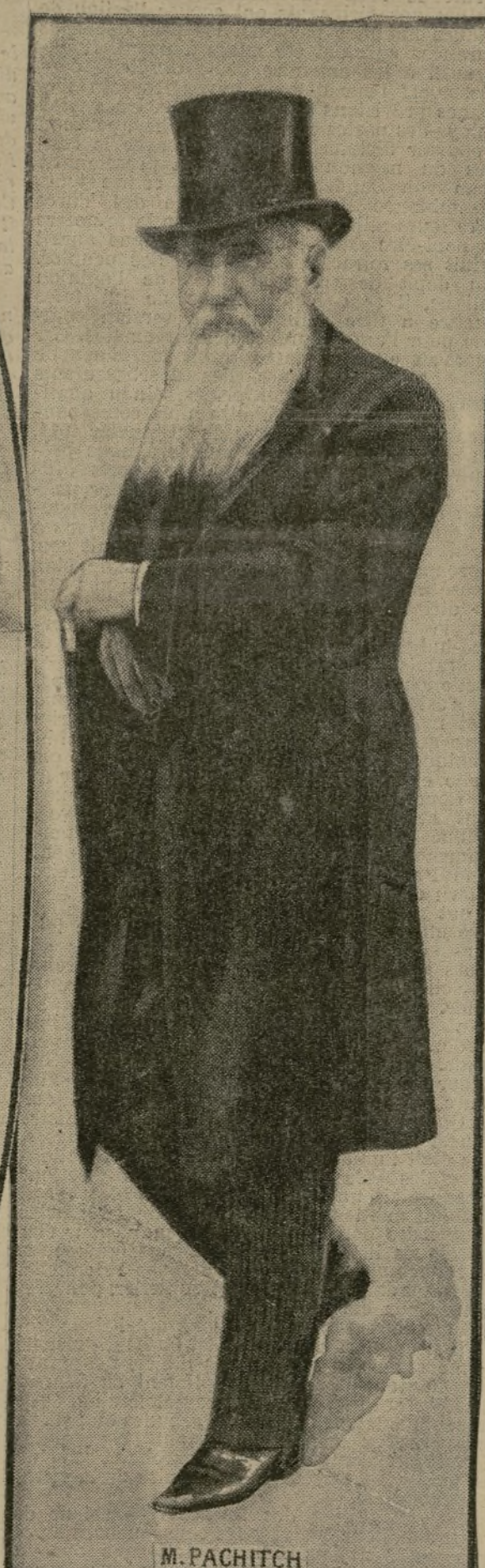
LES ILLUSTRÉS HOTES DE PARIS



LE G^{AL} CADORNA



PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE



M. PACHITCH

Paris recevra tout à l'heure dans ses murs le généralissime italien Cadorna et demain le prince héritier de Serbie, qu'accompagne son premier ministre M. Pachitch. Ils ne précèdent que de fort peu MM. Salandra, président du Conseil italien, et Sonnino, ministre des Affaires étrangères, qui participeront, eux aussi, au grand conseil des Alliés.

Ayuntamiento de Madrid

De l'indifférence en matière étrangère

L'idée ne nous était pas venue avant la guerre d'administrer notre popularité dans le monde. Nous n'avions même pas songé qu'à défaut de nous, d'autres s'efforçaient de gagner l'amitié des petits peuples. Ce phénomène d'ignorance et d'indifférence restera inexplicable tant que nous n'aurons pas le droit de rechercher la composition et les méthodes du personnel diplomatique employé par la France. Mais devant même que nous sachions les causes, nous avons constaté les effets. La surprise turque et la trahison bulgare ont fait apparaître clairement l'erreur d'une diplomatie qui limite son effort à un échange de notes et de bons procédés.

J'entends bien que dans l'une et l'autre aventure nos dirigeants ont accusé l'action de quelques hommes par quoi les plus décisives assurances auraient été mises à néant. Il aurait suffi à les entendre de la duplicité d'un Radoslavoff pour déjouer toutes les saines et légitimes prévisions de M. Panafieu. Un ancien employé des postes comme Talaat bey, parvenu au pouvoir dictatorial, aurait pu avec le concours du mignon Enver et la pression de Liman von Sanders déterminer contre toute vraisemblance l'entrée en scène des Turcs contre leurs alliés séculaires. Pour la première fois peut-être dans l'histoire, l'intrigue aurait produit ses miracles et retourné des peuples.

En dépit des complaisances de l'opinion publique, il sera bien difficile de lui faire admettre à titre définitif cette version comode pour l'amour-propre des diplomates. Car il y avait eu, longtemps avant les coups de théâtre turc et bulgare, des avertissements donnés par des gens informés, sinon qualifiés. J'ai gardé en mémoire une correspondance publiée par le *Matin*, le 19 janvier 1914, dans laquelle nous étions invités à nous prémunir contre l'optimisme des rapports officiels. « Il nous faut en Orient une autre politique : celle de la force... » écrivait le correspondant du *Matin*. Ou bien nous paierons cher un jour nos renoncements. » Le conseil était bon, le pronostic était juste. Mais qui donc était disposé à les retenir ? N'a-t-on pas vu nos cercles dirigeants nier jusqu'au bout, nier jusqu'à l'évidence, la conclusion d'un accord turco-bulgare qui avait été annoncé par un de nos grands journaux dès septembre 1913 ?

Cette obstination procède d'un état d'esprit qui s'est manifesté de toutes façons depuis vingt mois. Nous avons fait vœu de ne rien croire qui ne nous parvienne par la voie hiérarchique. La vérité n'est digne d'audience que si elle est présentée sur papier de chancellerie. Conclusion : nous avons subi dévotieusement l'erreur de nos envoyés, nous avons attribué une foi puérile à leurs affirmations uniformes. « Tout va bien... » signé Bompard, signé Panafieu, signé comme il vous plaira, pourvu que la signature soit officielle.

Tout allant bien, il apparaissait vain de faire effort vers le mieux. Une personne toujours sûre d'être aimée se néglige dans ses atours et ses grâces. Un pays qui a pareille conviction ne se met pas en peine de propagande. Aussi bien n'existait-il pas en France, avant la guerre, un seul organe susceptible d'ordonner ou de coordonner cette propagande. La presse relevait du ministère de l'Intérieur et n'avait contact avec la politique extérieure que par un petit bureau d'informations au Quai d'Orsay. Documenter les spécialistes français, accueillir les journalistes étrangers, telle était l'unique tâche dévolue aux fonctionnaires des Affaires étrangères. A vrai dire leur service était une annexe du Protocole ; car il semblait que les informations étaient réparties comme des politesses. Bien entendu, pour être renseignés il fallait aller aux renseignements. La France ne portait pas sa défense à domicile. Elle attendait qu'on la vint solliciter pour répondre aux curiosités.

Cependant que nous restions ainsi dans notre maison, fiers et inactifs, tel un boutiquier de vieille race, nos concurrents d'hier, nos ennemis d'aujourd'hui se multipliaient en démarches, offrant l'idéal avec la camelote allemande au seuil de toutes les nations grandes ou petites, prospères ou médiocres, variant la présentation du programme ou de la marchandise selon les goûts, les moyens et les espoirs de la clientèle mondiale.

Il y avait bien des Français — retour de voyage — pour déplorer les conséquences de ce nonchaloir national. Leurs doléances avaient accueilli dans les rapports annuels dressés par M. Paul Deschanel ou M. Louis Marin, sur le budget des Affaires étrangères. Les ministres répandaient en subventionnant de nouveaux Instituts ou de nouvelles écoles à l'étranger. Les plaintes étaient de style et le seul résultat posi-

tif avait été l'institution de quelques agents commerciaux dont la bonne volonté fut bien vite enlisée dans les ornières du formalisme administratif.

Quand nous fûmes surpris par la guerre des libelles, prospectus et télégrammes allemands, nous en étions encore à ignorer comment nos nationaux de l'étranger pouvaient être mobilisés sur place, au service du nom français. C'est au commencement de 1915, que l'obligation d'une propagande s'est imposée à tous comme un remords. La propagande est alors sortie des limites pour entrer dans la mode. Car il y a des modes, dans la guerre...

de Monzie.

Ce que l'on dit

En attendant...

A mesure que les jours passent, il semble que le fait devienne plus certain : nous pourrions dire « la victoire de Verdun », comme nous avons dit « la victoire de la Marne », ou « la victoire de l'Yser ». C'est d'ailleurs avec cette dernière qu'elle aura le plus d'analogie : en Flandres comme aujourd'hui, il ne s'agissait pas seulement, pour l'ennemi, de s'emparer de Calais, comme il a voulu s'emparer de Verdun : il espérait de son opération un bénéfice plus large, il y voyait le moyen de reprendre à son avantage la guerre de manœuvres.

Cet espoir a été déçu grâce à l'héroïsme de nos troupes. Elles ont été surhumaines, jusqu'à l'impossible, elles se sont surpassées. Ceux qui, plus tard, pourront dire : « J'étais à la bataille de Verdun, verront toutes les têtes s'incliner devant eux avec respect. Ce fut, et c'est encore une bataille de géants.

Mais il y a un point sur lequel il faut toujours attirer l'attention. On entend dire fréquemment dans le public, à mesure que l'insuccès allemand paraît se confirmer : « Il faut souhaiter qu'il n'en soit pas de Verdun comme de l'Yser. On n'a pas su profiter « moralement », vis-à-vis des neutres et du monde entier, de l'échec de l'ennemi sur l'Yser. On n'a pas su dire : « L'adversaire est battu ! »

Mais c'est que le caractère de ces immenses batailles est d'avoir un commencement, mais point de terme. On peut marquer quand elles commencent, non point quand elles finissent. Dans deux ou trois mois, il se peut que l'ennemi soit toujours au même endroit, arrêté, coincé, ayant échoué, par conséquent : mais il n'y aura pas eu peut-être, comme dans les anciennes batailles, de minute précise où l'on aura pu fixer le phénomène. C'est là que gît la difficulté de faire à cette victoire, dont pourtant les conséquences réelles seront considérables, la « publicité » qu'elle aura méritée.

Pierre Mille.

Les uns et les autres :

M. Driant, ancien officier de l'armée active, député, 60 ans. Il estime que, malgré son mandat et son âge, son devoir est sur le front. Depuis 20 mois, il se bat. Il est héroïquement à son poste, dans la tourmente de Verdun, où il disparaît.

M. Accambray, ancien officier de l'armée active, député, 42 ans. Il estime que, malgré son âge et son grade, son devoir est au Palais-Bourbon. Tandis que, à Verdun, nos chefs rivalisent de courage avec nos soldats, il consacre son sang-froid à critiquer leurs actes.

Le pays regarde et juge.

Gaston Laporte est mort.

Gaston Laporte fut longtemps le secrétaire d'Henri Rochefort. C'est lui qui portait l'accusation d'écrire les articles du célèbre polémiste.

Car tout le monde le savait ou croyait le savoir, Rochefort, pas plus que Shakespeare, n'a écrit ses propres œuvres.

Et c'est à Laporte, souvent, qu'allaient les remerciements directs quand un sénateur avait été, familiarité courante, traité de vieux gâteux.

Gaston Laporte — discrétion autant que prudence — s'en défendait avec véhémence :

— ... Comme je voudrais que vous disiez vrai !...

Quelquefois, on se laissait convaincre et on s'adressait au polémiste. On le trouvait devant un verre de lait dans quoi il trempait un biscuit. On lui

faisait doucement les reproches nécessaires. Il rétorquait, malicieux :

— Je vous arrangerai ça demain, moi-même... Seulement, si ce n'est pas tout à fait comme vous le désirez, eh bien, ne manquez pas d'eng... Laporte. C'est un si gentil garçon !...

L'Académie annonce enfin ses prochaines réceptions de M. de La Gorce, de M. Henri Bergson et du général Lyautey.

Celui-ci ne sera pas tenu de prononcer un discours, mais un simple remerciement, auquel, par contre, il sera copieusement répliqué.

Des gens s'agitent, dans les milieux académiques, pour qu'on y « invite » le général Joffre, qui, d'ailleurs, n'a pas besoin de la Coupole pour rester immortel.

D'aucuns y veulent aussi le général Gallieni, voire le général Pétain.

D'autre part, nous apprenons que le Cercle de l'Armée va procéder, par acclamations, à l'élection de MM. Maurice Barrès, Frédéric Masson, Charles Maurras et autres écrivains.

CAVE

La guerre a tiré la cave de sa séculaire obscurité. Certes, on ne méconnaissait pas sa valeur de fondation, ni le prestige qui rejaillissait sur son propriétaire, lorsqu'on insinuait qu'elle « était bien garnie ». Tout de même, cela ne dépassait pas son mérite et surtout ne touchait en rien à l'héroïsme.

Mais, en même temps que tant d'autres forces latentes, au premier coup de canon, la cave s'est révélée. Grâce à elle, tandis que des forteresses tombent et que s'écroulent les murs, les municipalités peuvent décréter « le régime de la cave ». Ainsi devenue asile, salle d'école, ambulance, église, de la mer du Nord aux Vosges, la cave tient.

C'est une fière revanche qu'elle prend sur les « gratte-ciel ». Eux ont bien pu multiplier pour nous l'air, la lumière, le paysage, dans le calme des jours. Mais seule, au moment du danger, la vieille et modeste cave assure la sécurité.

Dans les villes bombardées, elle garde intacte la place des maisons disparues. Dernier vestige de ce qui fut, elle symbolise aussi l'espérance, car c'est elle encore qui supportera le poids des jeunes pierres. En attendant, elle supporte le toit. Et il fallait bien un cataclysme pour que la cave se trouvât, un jour, muée en faite.

Si, même après la victoire, nous devons continuer à vivre avec l'appréhension terrible de la guerre, il faudrait l'imagination d'un Wells pour préjuger de ce que serait, dans l'avenir, le rôle de la cave. On ne bâtirait plus les villes : on les creuserait. Les rues s'allongeraient sous des voûtes pareilles à celles du Métro et vers un monotone horizon de tuiles vernissées.

Il ne pleuvrait plus, c'est certain. Le rhumatisme émigrerait vers d'autres rivages. Il emmènerait avec lui les parapluies et les manteaux imperméables.

Mais, autour du foyer, les vieillards parleraient aux enfants d'un pays fabuleux, décoré d'arbres, d'eaux mouvantes, de champs verts sous un plafond bleu, où la lumière est faite de soleil et la nuit pleine d'étoiles. Ce serait les *Contes des Mille et Une Journées de la Terre*, où l'on ne s'aventurerait plus.

Comme quoi la culture allemande nous aurait ramenés à l'âge des cavernes. — H. DU TAILLIS.

L'art allemand est en baisse aux Etats-Unis, tout comme le mark.

Il y a eu ces temps derniers, à New-York, une vente publique d'une collection de peinture où figuraient des tableaux de maîtres allemands, en concurrence avec des tableaux de maîtres français. La colonie germanique avait tout fait pour soutenir le prestige de la kultur : un amateur munichois avait même fait le voyage pour pousser les enchères.

Qu'on juge par ces quelques chiffres combien leur zèle a été mal récompensé :

Un Corot, les *Environs de Beauvais*, qui avait fait 1.850 francs en 1877, a été adjugé 51.000 francs. L'*Eté à Etretat*, de Claude Monet, a fait 37.000 francs.

Les *Danseuses en robe jaune*, de Degas, ont fait 31.000 francs, etc., etc.

Quelques chiffres de tableaux allemands, maintenant :

En hiver, de Menzel, acquis à Francfort, en 1907, pour 20.000 francs, fait 4.200 francs.

En extase, de Lembach — le portraitiste de Guillaume I^{er}, de Moltke et de Bismarck — acheté 50.000 francs, à Munich, en 1905, est vendu 13.500 francs.

Les *Joueurs de polo*, de Max Liebermann, l'un des 93 signataires du manifeste des intellectuels allemands, achetés 30.000 francs à Berlin, sont adjugés 6.250 francs, et ainsi de suite.

Ces chiffres sont significatifs.

Le Veilleur.

CROQUIS

Le critique

Il est connu de tout Paris ou, pour être plus exact, du « Tout-Paris ». C'est lui qui, en temps de paix, meublait de sa haute stature la première avant-scène de tous les théâtres aux beaux soirs des répétitions générales ou des « couturiers ». Sa courte barbe blanche donnait à son visage un aspect plein de bonhomie, et pour cet aspect et pour sa bonne humeur on excusait sa férocité de critique insatisfait. Sans avoir l'air d'y toucher, il savait, d'un seul mot, démolir une pièce. Ni auteurs ni interprètes ne pouvaient trouver grâce devant sa sévérité, souvent, hélas ! bien justifiée ; terreurs des directeurs, ils redoutaient ses remarques trop justes et ses mots trop cruels...

Mais à quoi bon essayer de vous le crayonner ? Vous êtes du Tout-Paris, et aussi bien que moi vous le connaissez.

Toujours sur la brèche, ce critique consciencieux passait des nuits entières à la composition de ses comptes rendus et de ses analyses. Chaque phrase était fouillée, chaque appréciation discutée dans un labeur de travailleur infatigable, et c'est parce que je savais que ce littérateur ne saurait rester oisif que je formai le dessein d'aller le visiter. Rendu sans emploi par le fait même de la guerre, j'étais curieux d'apprendre de quelle façon il employait ses loisirs forcés.

... Suivant la formule consacrée, je puis dire que le grand critique me réserva un accueil charmant. Plus jeune que jamais, il vint à moi, les mains tendues, et face à son bureau il m'installa dans le vaste fauteuil où, avant moi, tant de délicieuses actrices et de comédiens célèbres avaient dû prendre place.

— Maître, lui dis-je, si je me permets de venir vous déranger, ce n'est que pour savoir — excusez notre indiscretion — comment vous occupez l'entracte interminable que doit être pour vous l'époque que nous vivons. Depuis vingt mois, nulle œuvre nouvelle n'a été susceptible de vous faire sortir de votre silence et nous connaissons trop votre puissance de production pour imaginer que vous demeurez inactif. Vous devez travailler. Nous voudrions savoir le genre d'ouvrage que vous élaborez, quelle œuvre bientôt vous livrerez à la publicité ?

Un fin sourire — celui que nous lui connaissions dans les couloirs quand une pièce « ne marchait pas » — erra sur les lèvres du critique, mais il ne daigna point me répondre encore.

Je poursuivis :

— Les discussions philosophiques auxquelles vous vous plaisez dans vos feuilletons dramatiques nous laissent croire que vous préparez une étude sur la psychologie contemporaine, peut-être aussi concevez-vous un roman d'actualité ou — mais c'est à peine si j'ose formuler cette hypothèse — bâtissez-vous simplement un beau drame en trois actes. Après en avoir tant jugés, peut-être voulez-vous être jugé vous-même ?

Devant cette affirmation, le maître haussa dédaigneusement les épaules.

— Pour parler de la sorte, me dit-il enfin, il faut que jamais de votre vie vous n'ayez été critique. Vous sauriez alors qu'un critique, un vrai critique, ne peut être que critique. Dans notre apostolat, écrire n'est rien, ce qu'il nous faut c'est disséquer, analyser, peser, blâmer, ironiser et parfois — mais cela m'est rarement arrivé au long de ma carrière — complimenter. Quant à vos comédies et vos romans, pft... c'est de la blague... Or, loin de ne rien faire, jeune homme, je travaille...

— Cependant, objectai-je.

— Vous avez l'air d'ignorer continua-t-il que l'on joue actuellement une tragédie grandiose, une tragédie qui se renouvelle chaque jour. Le théâtre où elle se déroule est immense, les acteurs qui la jouent sont sublimes, la figuration inouïable, les actes si nombreux qu'on ne peut en évaluer le chiffre. Comment, dans ces conditions, ne serais-je point surmené à analyser ce spectacle ? Ne savez-vous donc point — on me l'a assez reproché d'ailleurs — que j'ai toujours eu un faible pour les tragédies, même quand, comme celle dont je vous parle, elles ne sont pas en vers.

Je n'osai comprendre ce langage obscur et devant ma mine ébahie le maître se mit à rire franchement.

— Allons, me dit-il, je vois qu'il me faut vous faire un aveu. Il m'en coûte un peu, car je n'ai jamais tenu un fusil de ma vie, même à la fête de Neuilly...

Sur ces derniers mots, le critique s'était levé et, passant derrière son bureau, il s'était rapproché de moi.

— Ecoutez, me dit-il mystérieusement, mais surtout, je vous en prie, ne le répétez pas.

Et se penchant vers mon oreille :

— C'est moi qui signe « Général Y... » dans le Grand Quotidien...

Emmanuel Sheridan.

L'ADJUDANT NAVARRE
abat son septième avion

L'adjudant Navarre a abattu son septième avion allemand dans la région de Verdun. L'appareil est tombé dans nos lignes.

Le torpilleur « Le Renaudin »
coulé par un sous-marin

Communiqué du ministère de la Marine :

Le torpilleur d'escadre *Le Renaudin* a été coulé dans l'Adriatique par un sous-marin ennemi le 18 mars au matin. Trois officiers, parmi lesquels le commandant et le second, et 44 marins ont disparu. Deux officiers et 34 marins ont été recueillis par un torpilleur français qui accompagnait *Le Renaudin*.

[Lancé en 1913, le *Renaudin* avait les caractéristiques suivantes : Déplacement, 800 tonnes. Longueur, 78 mètres ; largeur, 8 mètres. Tirant d'eau maximum, 3 mètres. Ce tirant d'eau, très faible, le rendait moins vulnérable que tous autres navires à la torpille.

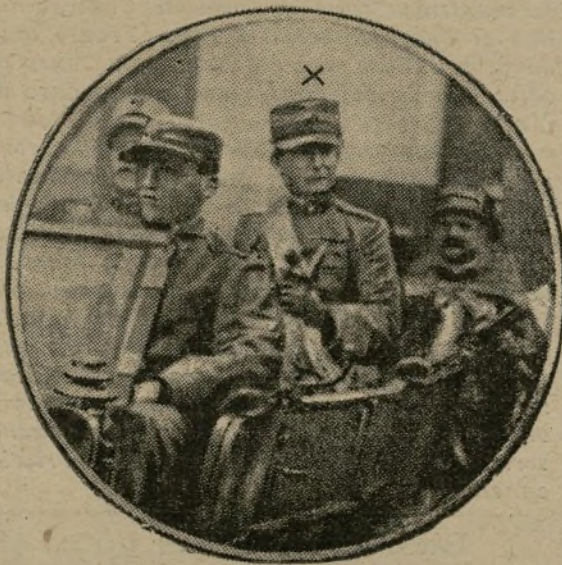
Armement : 2 canons de 10 c/m, 4 de 65 m/m, 4 tubes lance-torpille.

Etat-major : 4 officiers et 78 marins. Un officier avait été embarqué en supplément.]

Le Renaudin filait plus de 20 nœuds quand le torpillage a eu lieu ; il avait pris toutes les précautions voulues, car la présence de sous-marins avait été signalée. Il a été coupé en deux par l'effet de la torpille et a disparu immédiatement.

Heureusement, un autre torpilleur a pu recueillir tout de suite les hommes que l'explosion n'avait pas tués et qui n'avaient pas été engloutis avec le navire.

On nous a dit, au ministère de la Marine, que si nous avouons toutes nos pertes de navires, l'Allemagne se garde bien d'en faire autant. Elle ne publie jamais, en particulier, ses pertes de sous-marins, que les marins alliés ne font pas connaître non plus pour laisser l'ennemi dans l'incertitude, comme cela a été annoncé une fois pour toutes par l'Amirauté britannique.

M. Marconi serait ministre
de la Défense aérienne en Italie

L'INGÉNIEUR MARCONI

ROME. — Les journaux parlent de l'éventualité de la création en Italie d'un ministère de la défense aérienne, à la direction duquel serait appelé l'inventeur de la T.S.F. : M. Marconi.

LA BATAILLE
DE VERDUN

Les succès de l'ennemi se répètent
et s'aggravent. Il cherche à différer
l'aveu de son échec.

Dans la journée de samedi, l'ennemi avait essayé de lâter nos lignes sur divers points, entre la ferme d'Haudromont, à l'ouest de Douaumont, et le village de Vaux. Mais toujours nos tirs de barrage l'avaient arrêté en chemin. Le soir, il dirigeait une attaque plus importante au sud-est de Vaux, entre ce village et celui de Dambloup, sans parvenir davantage à atteindre nos positions. Tel avait été aussi, on s'en souvient, le sort de l'attaque dirigée jeudi contre le Mort-Homme. Il est manifeste que l'offensive ennemie a perdu son mordant.

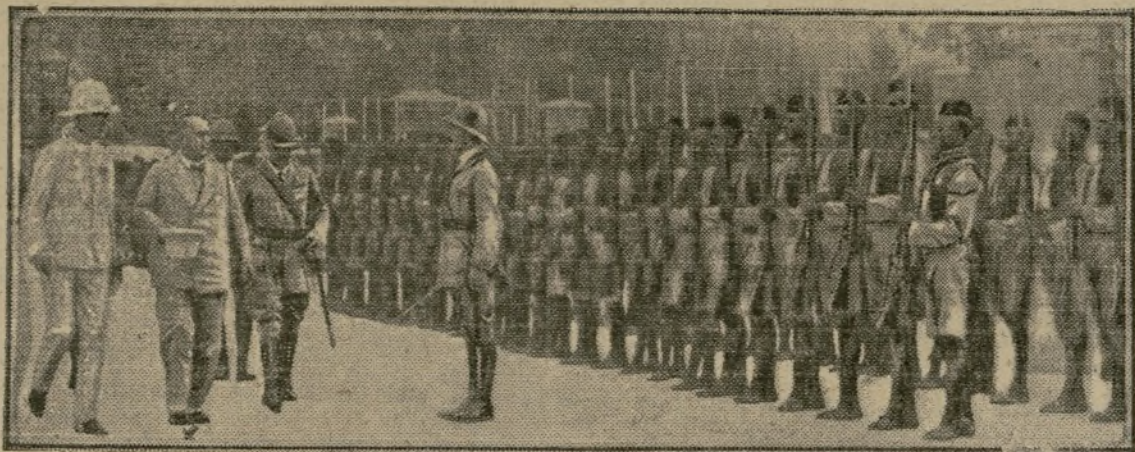
Cet affaiblissement tient d'abord à la justesse et à la puissance croissante du tir de notre artillerie, ensuite à la qualité inférieure des troupes assaillantes. Sept corps d'armée avaient été rassemblés, reposés et entraînés spécialement pour former la masse de choc qui devait emporter la place. De ces sept corps, il ne reste plus aujourd'hui que des débris. Les unités envoyées des dépôts ou prélevées sur d'autres théâtres de la guerre pour les relever sont loin de les égaler en valeur. On a pu constater d'ailleurs que la classe 1916 formait une forte proportion de ces unités.

Enfin, la répétition même des succès, qu'on peut bien cacher au public de l'intérieur, mais non aux soldats à pied d'œuvre, est de nature à les décourager. Ce sont, dit le proverbe, toujours les mêmes qui se font tuer. Mais ce n'est pas au même lieu. Quand, à plusieurs reprises, les cadavres se sont entassés et les blessés ont hurlé de douleur devant des positions inviolables, un avertissement sinistre court de bouche en bouche, et le plus brave tremble au moment de pénétrer en cette zone que les canons et les mitrailleuses ne sont pas seuls à défendre : devant elle s'étend, invisible, un barrage de terre.

L'ennemi, cependant, s'obstine et s'obstinera encore, mais d'une obstination lente, intermittente, avare. Les temps d'arrêt qu'il marque et qu'il prolonge de plus en plus ne sont pas dus à sa prudence, moins encore à son humanité. Mais, aujourd'hui, il n'a nulle hâte de déclarer la fin de la bataille, parce qu'il prévoit que cette fin lui sera défavorable. Aussi longtemps qu'il lui sera possible de pousser encore, de temps à autre, une pointe contre nos lignes, il entretiendra l'illusion que rien n'est décidé, et l'espoir en un dernier combat qui ramènera dans son camp la victoire. C'est pour nourrir cet espoir que les journaux allemands parlent depuis quelques jours de nouveaux procédés de guerre, qu'il serait interdit de dévoiler, mais dont l'effet sera simplement magique.

Ce n'est pas nous qui nous laisserons prendre à cette grosse malice. Nous savons fort bien que les Allemands ont employé contre nous, depuis un mois qu'ils nous attaquent, tous les moyens qui étaient en leur pouvoir. Ils n'ont pas réservé les meilleurs pour la fin, bien au contraire ; c'est au début qu'ils les ont accumulés, parce que le succès ne prenait de valeur et, sans doute, n'était possible que par une

SOUVENIR D'UN PASSÉ QUI NE REVIENDRA PAS



Vingt-cinq sociétés allemandes ayant des intérêts dans les pays africains qui fure... des possessions de l'empire, ont exprimé au ministre des Colonies, le docteur Solf, l'ennui qu'elles auraient d'être définitivement dépossédées. Le ministre les a rassurées de son mieux, parlant même de l'accroissement du domaine colonial allemand. Malgré ces pronostics, il est douteux qu'on puisse jamais voir la scène que reproduit la photographie ci-dessus : un épisode de voyage fait il y a quelques années par le ministre Solf, alors « ex-allemand ».

Ayuntamiento de Madrid

extrême rapidité. Mais le succès s'est dérobé et les moyens se sont usés.

Nous assistons à la pénible et haletante agonie de l'offensive allemande contre Verdun. La bête est dangereuse encore. Nous saurons en épier les sursauts.

Jean Villars.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Un silence éloquent

La tactique est nouvelle. Après avoir menti et vu que ces mensonges ne dupaient personne, l'Allemagne se tait. Par malheur pour elle son silence est terriblement éloquent!

Le bulletin allemand du 18 mars signale simplement qu'« en raison des conditions variables de visibilité, l'activité de combat a été moins vive des deux côtés au cours de la journée d'hier. » Mais comme cette réserve dissimule l'échec des cinq assauts vainement lancés, le 17, contre le fort de Vaux, l'opinion mondiale ne s'y trompe pas et devine fort bien l'angoisse allemande devant l'échec de l'offensive engagée.

Le principal rédacteur militaire de l'Invalide russe, le colonel Clerget, écrit :

« Les résultats des opérations de Verdun peuvent être escomptés d'avance. Même en amenant leurs « Berthas », les Allemands ne pourront opérer de brèche dans la muraille française. Nos alliés possèdent, eux aussi, ainsi qu'en témoignent les nouvelles parues dans la presse, des pièces de gros calibre capables de se mesurer avec l'artillerie lourde de nos adversaires. En conséquence, et comme nous l'avions déjà dit il y a quelques jours, après avoir essayé devant Verdun l'échec qui les attend, nos ennemis vont se retourner vers le théâtre oriental, et on peut penser que nous sommes à la veille d'événements importants sur notre front septentrional, le rayon Riga-Dvinsk restant toujours le principal objectif de Berlin. »

Dans la Tribuna, le général Corsi déclare :

« La bataille continue, mais avec deux chances de succès en moins pour les Allemands : l'imprévu, qui surprend celui qui est sur la défensive, et l'agressivité des troupes, qui ont subi des pertes terribles sans succès. On ne peut que constater que de la part des Allemands toutes les opérations n'ont pas été préparées avec la même prévoyance et qu'ils évaluent toujours mal la réalité de leurs moyens et la valeur de l'adversaire à qui ils ont affaire : tantôt ils pèchent par un excès de confiance et vont à un échec certain, tantôt ils obtiennent par des moyens disproportionnés des succès purement locaux. »

En Amérique, le Courrier de Louisville analyse la situation devant Verdun et dit que si les Français résistent jusqu'au bout, l'avenir des Allemands sur le front occidental sera plus sombre qu'il ne l'a jamais été depuis la bataille de la Marne. Le journal estime que l'issue de la bataille est vitale pour les Allemands. Les pertes infligées par les Français ouvriront dans les lignes allemandes une brèche dans laquelle l'armée française ne manquera pas de se précipiter dès que l'offensive actuelle aura pris fin.

Que l'Allemagne mente ou se taise, l'opinion ne peut plus être dupée : les faits parlent !

Un combattant de 70 qui a mal tourné

Il est devenu général autrichien

Les journaux syriens racontent l'histoire suivante :

Il y a une cinquantaine d'années, Michel, fils de Radallah Haddar, de Beit-Chebah, dans le Liban, était cavalier au consulat autrichien de Beyrouth, lorsque le consul, qui l'estimait beaucoup, ayant pris du service dans l'armée autrichienne, l'emmena avec lui à Vienne. Le jeune Haddar, épris du métier des armes, ne resta pas en Autriche, mais s'engagea dans la légion étrangère, en France, pour prendre part à la guerre de 1870. Il fut nommé caporal et décoré de la médaille militaire.

La paix signée, Michel Haddar retourna en Autriche, prit du service dans l'armée impériale et devint officier.

En 1885, il fut chargé par le gouvernement autrichien de l'achat d'épaves arabes en Syrie. En 1912, il accomplit un nouveau voyage dans sa patrie et, à son retour à Vienne, fut nommé général. Or, depuis le commencement de la guerre, le général Michel von Haddar est gouverneur militaire de Vienne.

Le cousin du général, le Père jésuite maronite Jean Hayek, fut pendu par ordre de Djemal pacha, l'année dernière, à Beyrouth.

Et les Turcs sont les alliés de l'Autriche !

MORT DU CARDINAL GOTTI

ROME. — Le cardinal Gotti, préfet de la Propaganda Fide, vient de mourir.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Dimanche 19 Mars (595^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'est de la Meuse, après un violent bombardement, l'ennemi a dirigé hier en fin d'après-midi une attaque assez vive contre notre front Vaux-Damloup. Refoulés par nos tirs de barrage, les Allemands ont complètement échoué dans leur tentative. On ne signale au cours de la nuit aucune action de l'infanterie ennemie; l'activité de l'artillerie a été intermittente dans tous les secteurs de la région de Verdun.

Nuit calme sur l'ensemble du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de Reims, notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les tranchées ennemies de La Neuville et de la ferme du Godat. Activité marquée de nos batteries dans la région de La-Ville-au-Bois.

Dans la région au nord de Verdun, le bombardement s'est sensiblement ralenti au cours de la journée. L'ennemi n'a fait aucune tentative d'attaque.

Au nord-est de Saint-Mihiel, notre artillerie lourde a canonné les dépôts de ravitaillement ennemis de Varvinay.

Rien à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la région de Verdun, un de nos avions a abattu un appareil ennemi qui est tombé en flammes dans nos lignes, près de Montzeville.

Cinq de nos avions bi-moteurs ont bombardé la gare de Metz-Sablons, les dépôts de munitions ennemis, près de Château-Salins et l'aérodrome de Dieuze. Trente obus de gros calibre ont été lancés au cours de cette expédition, dont vingt sur la gare de Metz.

Un de nos groupes de bombardement, composé de vingt-trois avions, a jeté soixante-douze projectiles sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare de marchandises de Mulhouse. Des avions ennemis lancés à la poursuite des nôtres ont engagé avec eux une bataille aérienne au cours de laquelle un avion français et un allemand se sont descendus mutuellement à coups de mitrailleuses. Deux autres avions allemands sont tombés en flammes et trois des nôtres, touchés sérieusement, ont dû atterrir en territoire ennemi.

Bienvenue à nos hôtes

Le général Cadorna arrive à Paris ce matin

Paris va recevoir, cette semaine, des visiteurs illustres. C'est, en effet, aujourd'hui, à 8 heures du matin, qu'arrivera à la gare de Lyon le général Cadorna. Et demain, à 3 heures de l'après-midi, le prince Alexandre de Serbie débarquera à la même gare.

Le commandant en chef des valeureuses armées italiennes et l'héroïque héritier de la couronne serbe sont également assurés de recevoir un accueil enthousiaste de la population parisienne.

LE CARDINAL MÉRCIER ne se laisse pas intimider

Les autorités allemandes de Belgique avaient espéré obtenir du Vatican un blâme contre le cardinal Mercier et les évêques belges. Le pape leur a fait savoir qu'il n'avait pas à intervenir dans les libres manifestations d'opinion de citoyens belges, au nombre desquels se rangent les prélats.

Voici maintenant, selon la Gazette de Cologne, que le cardinal Mercier publie une nouvelle lettre pastorale disant que l'avenir de la Belgique est dans les mains de Dieu et que les Belges catholiques doivent se rendre le premier dimanche de mai à la communion pour hâter la victoire des Alliés par leurs prières.

La Gazette considère cette lettre comme un abus, les intérêts de l'Eglise servant de prétexte au cardinal pour une propagande toute politique. La Frankfurter Zeitung, commentant la pastorale de Mgr Mercier, écrit que l'activité du cardinal devient intolérable.

Une première escarmouche sur le front de Salonique

Les Français chassent Allemands et Bulgares du territoire grec.

SALONIQUE. — Des détachements d'infanterie et de cavalerie allemands appartenant à la 103^e division, s'étaient, durant la dernière semaine, avancés jusque dans les villages grecs situés dans la zone neutre de la frontière gréco-bulgare. Il y en-



traient et en étaient, emportant du bois, de la pierre et s'y ravitaillaient.

Dans la journée des 16 et 17 mars, des groupes français se sont portés vers ces villages, spécialement vers Malsikovo, et ont attaqué l'ennemi qui comprenait 50 Allemands et 25 Bulgares. Un petit combat s'est engagé. Les Français ont occupé Malsikovo et plusieurs hameaux. Il y a eu des morts et des blessés. Les Allemands se sont retirés vers le territoire bulgare.

Les Français ont établi des gardes dans les villages occupés et ont pris les mesures nécessaires pour prévenir le retour de pareils incidents.

Comitadjis bulgares dispersés par les Grecs

On mande d'Athènes qu'une bande de comitadjis bulgares avait réussi à envahir le territoire grec près de Demir-Hissar. Des réguliers grecs, prévenus, se lancèrent à la poursuite des Bulgares, qui durent prendre la fuite, abandonnant deux morts sur le terrain.

Les visites des auxiliaires

La première circulaire du nouveau ministre de la Guerre

M. le général Roques adresse, à la date du 18 mars, aux autorités régionales, la circulaire suivante :

En raison de certaines exagérations provenant d'une fausse interprétation de l'article 3 de la loi Dabiez, qui ont amené des commandants de dépôts à dépasser les intentions du législateur, je vous invite à vous en tenir strictement aux instructions en vigueur et à apporter dans l'application de cet article tous les tempéraments nécessaires. Il importe, en particulier, d'enlever à la visite médicale mensuelle prévue par le service intérieur tout caractère ou toute apparence permettant de la considérer comme une mesure d'application directe de la loi Dabiez.

Les officiers et sous-officiers

ne bénéficient pas du moratorium des loyers

Le ministre de la Guerre vient d'adresser au général commandant en chef et aux généraux commandants de régions la circulaire suivante :

Je vous prie de vouloir bien rappeler aux officiers et sous-officiers placés sous vos ordres que le bénéfice du moratorium ne saurait être invoqué par eux pour ne pas effectuer le paiement des termes échus de leur loyer.

Le moratorium, en effet, a été institué pour tous ceux dont la situation matérielle a été modifiée d'une façon indiscutable par la guerre; il ne s'applique pas à ceux qui n'ont pas eu à en souffrir. Le locataire qui peut se libérer est tenu de le faire, sans invoquer le bénéfice des décrets.

C'est ainsi qu'on ne saurait admettre que ceux dont les traitements, appointements ou salaires n'ont subi aucune réduction, comme c'est le cas des diverses catégories de fonctionnaires, n'acquiescent pas le montant de leur loyer.

Tels sont les principes qui ont présidé à la préparation des décrets moratoires.

Les officiers et sous-officiers doivent donc se faire un devoir de tenir les engagements qu'ils ont souscrits en temps de paix, puisque, sauf de rares exceptions, leur situation pécuniaire n'a pas été atteinte par la guerre.

Il s'agit là, même en dehors de toute question de fait, d'un exemple à donner par ceux dont l'autorité morale ne doit subir la moindre atteinte dans les circonstances que nous traversons.

Je compte que cet exemple sera donné par tous sans exception.

ROQUES.

Que vont devenir les trésors que la France avait exposés à San-Francisco?

Nous ne savons pas faire sonner assez haut, quand il le faudrait, les fanfares de la victoire.

L'exposition française de Californie fut un grand et légitime succès pour notre pays. Elle s'est terminée dans l'indifférence de l'opinion; ses lumières s'éteignent, sans provoquer le salut qu'elle méritait. On remise les drapeaux, sans cérémonie : *Itc, missa est!*

C'est cependant une grande bataille que nous avons livrée, sur le terrain des Arts et de l'Industrie, et les conséquences de la victoire peuvent être décisives.

Il y a un an, un navire de guerre américain embarquait au Havre, une cargaison précieuse. A côté des produits les plus remarquables de notre industrie, le gouvernement avait réuni tout un ensemble artistique, choisi parmi les collections des musées de l'Etat et de la Ville de Paris, les chefs-d'œuvre des manufactures nationales de Sèvres et des Gobelins, les œuvres maîtresses des grands artistes contemporains.

Toutes ces richesses étaient dirigées sur San-Francisco et allaient représenter la France intellectuelle à la grande manifestation pacifique du gouvernement de Californie, pendant que la France guerrière retrouvait ses traditions de gloire sur les champs de bataille d'Artois, de Champagne et de Lorraine.

Cette double projection du génie d'une race, l'Allemagne ne l'a pas tentée. Seuls les pro-germans des Etats-Unis essayèrent d'opposer une section allemande à la section française de l'exposition universelle de San-Francisco. Ils avouent eux-mêmes aujourd'hui l'éclatant triomphe de la France.

Et maintenant?

Maintenant c'est du retour des vainqueurs qu'il s'agit. Et c'est une grosse affaire.

Déjà, l'an dernier, ce n'est pas sans une grande appréhension des risques de transport que l'on vit cette exportation, audacieuse, en temps de guerre; et ces risques se traduisirent par le taux excessif des primes d'assurance.

Aujourd'hui c'est bien autre chose, car la guerre maritime ne fait que se développer et devient de jour en jour plus active. C'est donc avec une rérudescence d'appréhension que le ministère à qui incombe la responsabilité de ces transports et des risques encourus, envisageait le retour en France de tant de belles œuvres, après la fermeture de l'exposition, c'est-à-dire depuis la mi-décembre.

Grâce à la bienveillance des autorités américaines, une solution élégante est intervenue, qui sauvegarde à la fois les intérêts des exposants et ceux du Trésor, en même temps qu'elle dissipe de légitimes anxiétés.

Disons d'abord que si l'exposition de San-Francisco a fermé ses portes, une autre exposition va ouvrir les siennes, à San-Diego.

San-Diego, beaucoup plus proche de la Colombie que ne l'est San-Francisco, avait eu la priorité de l'idée d'une exposition qui consacrerait solennellement l'ouverture du canal de Panama, mais San-Francisco a eu la priorité de la réalisation en qualité de ville plus importante. San-Diego dut se résigner à attendre.

Son tour est venu. Son exposition, pour n'être pas internationale et universelle, n'en sera pas moins imposante et fréquentée.

Or, la municipalité de San-Diego a tout simplement offert au commissariat général de la section française de transporter en bloc cette section à San-Diego, de l'incorporer à l'exposition dont elle eût été le clou et de la conserver jusqu'à ce que la paix permette de rendre le tout à la France sans risques et sans frais.

Généreux projet! trop généreux et irréalisable, en raison de son ampleur; le temps eût manqué (l'argent peut-être aussi) pour reconstruire à San-Diego le magnifique palais que la France avait érigé à San-Francisco.

On s'est arrêté à un terme moyen. Une partie de notre exposition a été transportée à San-Diego; tout ce qui est du domaine de l'industrie et du commerce et qu'il était de l'intérêt immédiat de nos industriels d'y laisser. Mais, à titre de parure, le gouvernement français y laisse aussi les principales toiles tirées du Luxembourg, et les belles tapisseries des Gobelins, qu'au surplus on n'exposerait pas en ce moment à Paris sous la menace des zeppelins.

Le reste, c'est-à-dire l'admirable galerie d'œuvres d'art, réunie par les soins du ministre des Beaux-Arts, nous reviendra bientôt dans les flancs d'un cuirassé américain et aussi ces précieuses reliques qui constituaient le Salon du Romantisme, les envois de la Maison de Balzac et du Musée Victor-Hugo. Il n'y a donc pas à redouter le torpillage, par un pirate boche, de ce navire ami ayant toutes nos gloires à son bord.

Royaumont.

• DERNIÈRE HEURE •

UN GRAND DÉBAT A LA CHAMBRE ITALIENNE

394 députés contre 61 approuvent la politique du cabinet Salandra

ROME. — La Chambre continue la discussion de la politique économique du gouvernement.

M. Barrère, ambassadeur de France, assiste à la séance dans la tribune diplomatique.

M. Cavagnari confirme sa confiance dans le cabinet ayant la conviction qu'il saura assurer à l'Italie ses hautes destinées. (*Vives approbations.*)

L'amiral Bettolo développe l'ordre du jour suivant :

La Chambre exprime sa confiance que le gouvernement, avec une vision claire des intérêts supérieurs de la patrie, accomplira la grave tâche qui, avec une pleine confiance, lui a été attribuée.

L'orateur fait quelques critiques sur la politique économique surtout au sujet de l'absence de développement de la marine marchande, mais il exprime sa confiance que le Parlement, dans cette heure solennelle, donnera une nouvelle preuve de concorde et de patriotisme.

En s'inspirant de ces sentiments, l'amiral Bettolo croit que l'on doit confirmer la confiance aux hommes qui courageusement ont amené l'Italie à sa guerre de revendications et de justice; c'est à eux qu'il revient d'accomplir tout entière leur mission, pour le bien de la patrie.

M. Rodino, catholique, déclare n'être en retard sur personne pour faire des vœux pour la victoire des armes italiennes, victoire à laquelle les catholiques coopèrent de toutes leurs forces. Il ne voit pas la nécessité d'une modification du ministère actuel, que l'on peut appeler, à juste titre, un ministère national. Il espère que la Chambre renouvellera, par un vote unanime, sa confiance dans le gouvernement et sa foi dans le triomphe du droit italien. (*Approbations.*)

De nombreux orateurs renoncent à développer leurs ordres du jour.

M. Turati, au nom des socialistes officiels, exprime la conviction que la constitution éventuelle d'un ministère national ne serait pas une force, mais une faiblesse, et il ajoute :

On dit que le socialisme a fait faillite en présence de la guerre, mais on oublie que le socialisme a combattu le capitalisme, dont cette guerre est une conséquence.

M. Turati reste convaincu de l'inutilité des guerres, parce que le bien ne résulte jamais de la violence. L'orateur et ses amis restent donc fidèles à leurs principes, en attendant que le temps leur rende justice.

C'est là le motif de leur vote hostile au cabinet.

M. Salandra fait appel à l'union

M. Salandra, accueilli par des marques de vive attention, déclare qu'il parlera clairement, car, à l'heure actuelle, le pays veut au pouvoir des hommes ayant une pensée claire et précise et sachant réaliser leur pensée sans retard et sans hésitation. (*Approbations.*)

M. Salandra reconnaît que la politique économique engage la responsabilité de tout le ministère, non seulement en raison du sentiment de solidarité ministérielle, mais parce que toutes les mesures économiques ont été discutées, examinées attentivement et adoptées en conseil des ministres.

M. Salandra déclare que ce n'est pas le moment de procéder à de grandes réformes administratives. On ne sépare pas une machine au moment où elle fait son plus grand effort. Il n'est pas exact que l'Angleterre et la France aient actuellement entrepris de réformer leurs administrations.

Les inconvénients économiques présents ne pouvaient être évités par aucune force, par aucune sagesse humaine. Le devoir du gouvernement était de les atténuer, et si les ministres actuels sont incapables de remplir cette tâche, la Chambre a le devoir de les remplacer.

Au cours de cette discussion, dit M. Salandra, de nobles voix se sont élevées pour encourager le pays à la résistance dans le sacrifice. Les efforts de chacun doivent être dirigés dans le but d'exalter l'esprit public. Aucune parole ne doit être prononcée qui pourrait déprimer le moral du pays. Celui qui les prononcerait agirait contre la Patrie.

M. Salandra adresse cet appel fervent à tout le monde : « Sans distinction de parti ou de classe, chacun doit coopérer à maintenir la solidité de la résistance morale du pays. (*Vives approbations.*) »

« D'ailleurs, dit-il, à l'heure actuelle, on ne peut être conservateur ou démocrate, on ne peut être que soldat. (*Approbations.*) »

éternelle et immuable, est au-dessus de tout. (*Approbations. Vifs applaudissements.*)

Plusieurs orateurs ont parlé de la conduite de la guerre. (*Marques de très vive attention.*) Or, la Chambre doit dire ouvertement et sans hésitation si les hommes qui sont au gouvernement sont les plus aptes à mener la guerre à une fin victorieuse.

M. Salandra continue :

On doit reconnaître au ministère le mérite d'avoir commencé la guerre et d'en avoir fixé les buts. Pour atteindre ces buts, les hommes du gouvernement ont supporté des fatigues, des douleurs qui, peut-être, ne seront jamais connues; mais il n'y a pas d'hommes indispensables, et on ne doit pas craindre une crise; si quelqu'un croit la crise utile, qu'il le dise par son vote sans se réserver de la provoquer demain.

Si d'autres peuvent être plus aptes que les ministres actuels à conduire la guerre, il vaut mieux que la crise vienne aujourd'hui que demain.

A ceux qui ont reproché au ministère de ne pas avoir marchandé l'intervention, je réponds que la marchanderie aurait été la déshonneur. (*Vives approbations.*)

Le vote

Sur la demande de M. Salandra, la Chambre a adopté par 394 voix contre 61, à l'appel nominal, la motion de confiance déposée par M. Morpurgo, qui est ainsi conçue :

La Chambre a confiance que le gouvernement, dans les circonstances actuelles, dirigera sa politique économique et financière de façon à obtenir la défense la plus efficace de la vie agricole, industrielle et commerciale du pays.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Le long de la frontière du Trentin, dans le Haut Adige, pendant la journée du 17 mars, actions intermittentes d'artillerie.

L'artillerie ennemie a bombardé nos positions du Monte Sollo (Val Sugana), tenues toujours solidement par nous.

Dans la vallée de Fella, nos skieurs ont effectué de hardies incursions au delà du torrent de Pontebana et sur le Loopoldkirchen.

Dans la nuit du 18 mars, un de nos détachements de montagne, appuyé par l'artillerie, s'est emparé d'une position à Gelbemand, au nord-est de Yof-di-Montasio (Alto Lagna); il en a chassé l'ennemi et lui a fait quelques prisonniers. Des renforts ennemis accourus par la vallée de Soisera ont été tenus au loin par les tirs efficaces de nos batteries.

Dans la zone de Tolmino, après un intense feu d'artillerie pendant la journée du 18 mars, l'ennemi a fait une série de violentes attaques contre nos lignes sur les hauteurs de Santa-Maria. Après une lutte pendant laquelle nous avons fait 41 prisonniers, dont deux officiers, nos adversaires ont réussi à s'établir dans quelques-uns de nos éléments les plus avancés de nos défenses.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur de Riga, l'ennemi a ouvert un vif feu d'artillerie sur notre tête de pont d'Ikskul et plus au sud.

Près du village de Medziany, au sud de Tveretoz, l'ennemi a tenté de prendre l'offensive; il a été repoussé.

Dans la région de la Strypa supérieure, nos éclaireurs se sont emparés d'une tranchée ennemie et ont repoussé par leur feu une contre-attaque de l'ennemi.

Dans la même région, nous avons repoussé une tentative de l'ennemi d'approcher du village de Youzefovka.

MER NOIRE

Nos torpilleurs ont coulé, près des côtes bulgares, un vapeur chargé de benzine. Ils ont été attaqués sans succès par des avions ennemis qui ont jeté huit bombes.

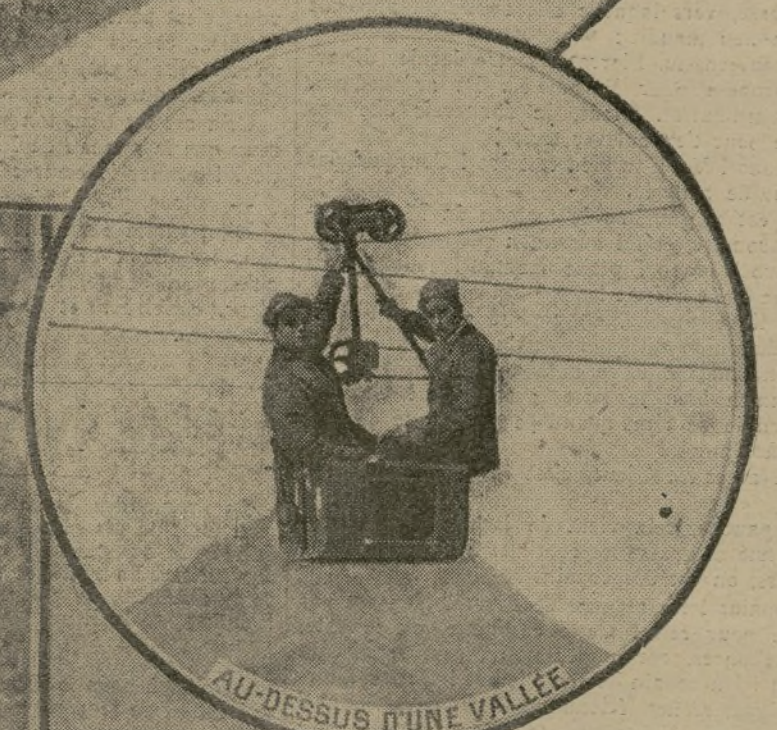
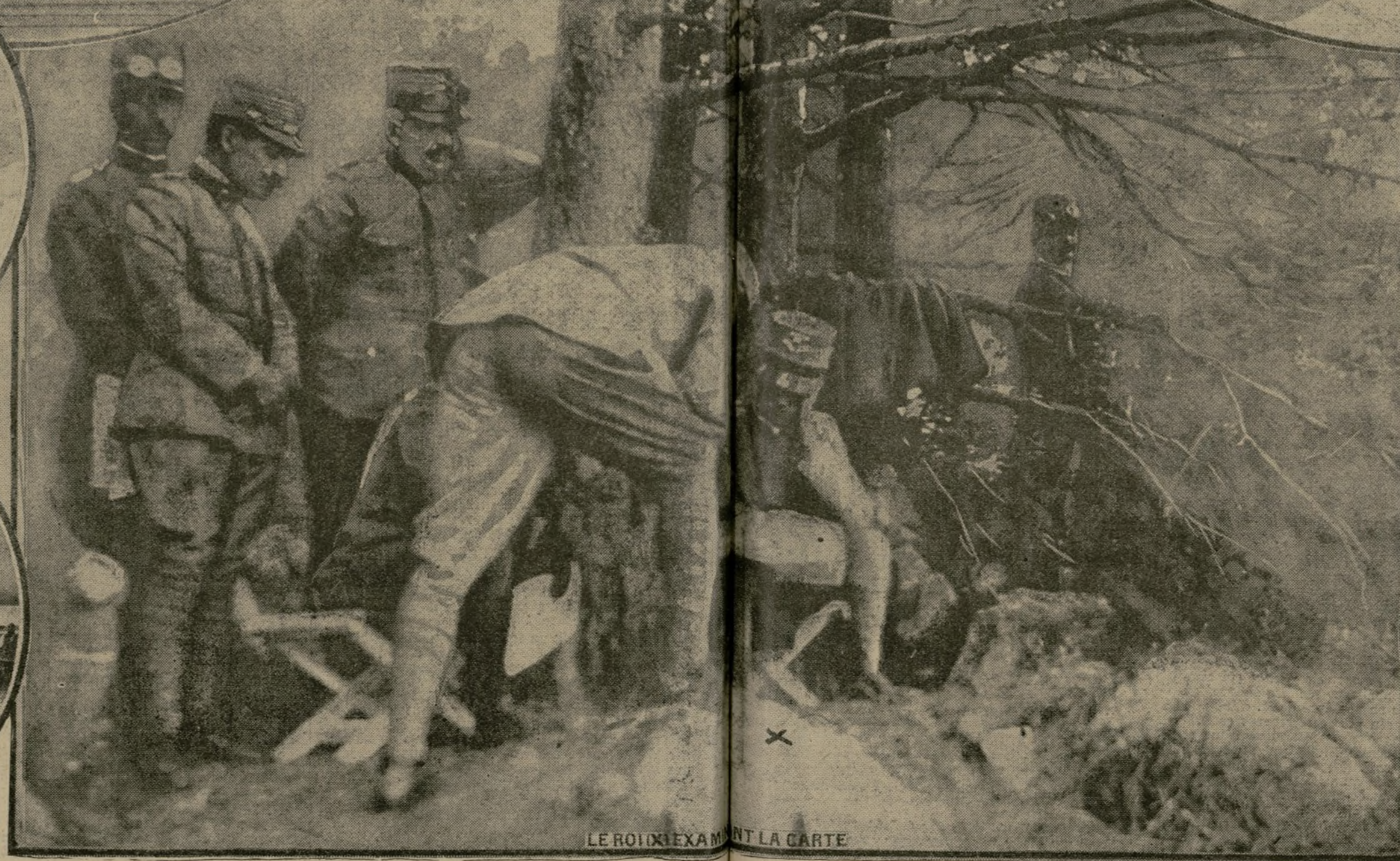
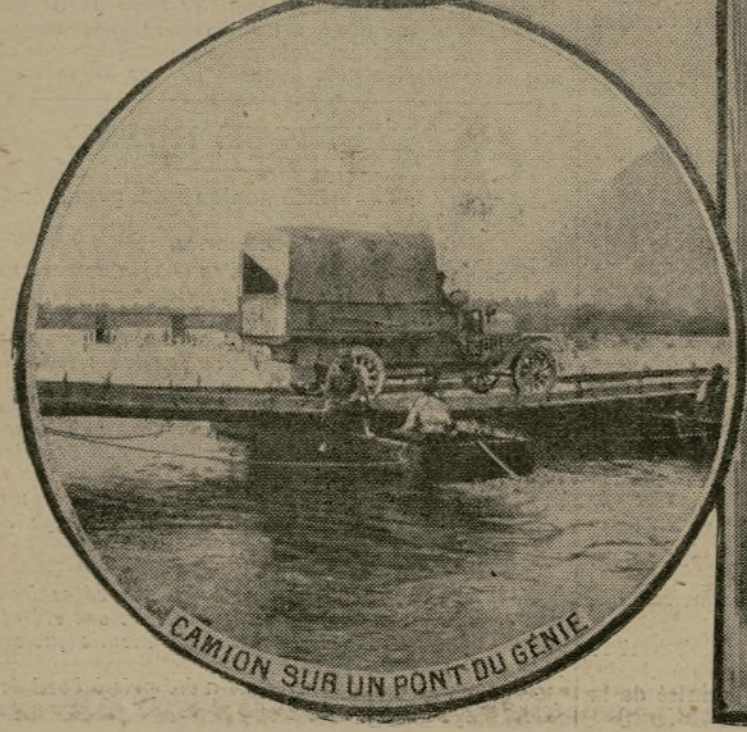
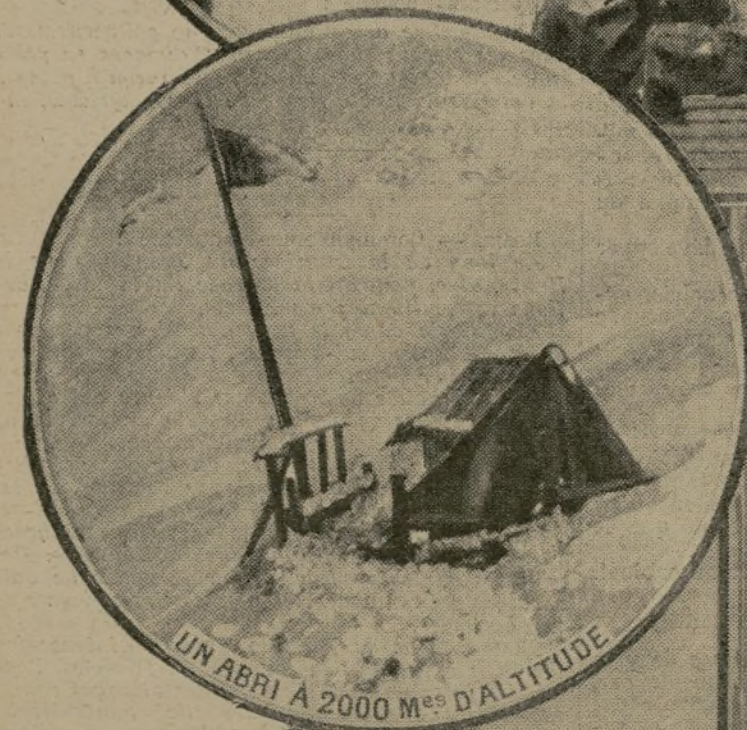
L'équipage du vapeur coulé a été pris à bord des torpilleurs.

FRONT DU CAUCASE

En poursuivant les Turcs, nous avons pris de Mamahatun, dans la région de Mamahatun, deux ca-

Le général Cadorna à Paris et les succès italiens

HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID



Le généralissime italien arrive aujourd'hui à Paris; il y conférera avec les chefs des armées française et anglaise sur le plan général des opérations prochaines. La visite du général Cadorna coïncide fort heureusement avec les nouvelles de plus en plus

satisfaisantes qui nous parviennent du front sud, où les Autrichiens subissent les assauts répétés de leurs adversaires, plus résolus que jamais à vaincre.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE BLEUET

Onze janvier 1916. Onze janvier?... Ah! j'y suis : le départ de la classe 17! — Eh oui! les petits bleus : les bleuets!

J'en revois un, beau gars, ma foi, serré contre une jeune femme, sur une banquette de métro : il se penche vers elle; sa voix chaude et tendre domine le brouhaha :

— Voyons, voyons, tu ne vas pas pleurer! Eh bien, quoi! Je suis comme Marlborough : je m'en « va-t-en guerre! »

En guerre! Comme il a dit cela, le brave petit gosse! Gosse, oh oui! Mais déjà homme, puisque si maître de son émotion! Sous le ton blagueur, elle perçoit cependant, et pour la masquer sans doute il fredonne, la bouche joyeuse :

— Il reviendra-s-à Pâques, ou à la Trinité...

Hélas! le rire sonne faux! Pauvre petit bleu! Le temps, bien sûr, n'est pas si loin où tu pleurais encore pour une toupie perdue :

— Allons, ma petite maman... ma chère petite maman...

Maman! Du diable si je l'aurais pensé! Une grande sœur, peut-être, mais une maman, une vraie maman, cette petite femme si fine, si pleine de juvénile sveltesse et de charmante grâce! Oh! la jolie maman! Un peu plus de gaieté dans l'œil noir, et celle-ci serait délicieuse!

De la gaieté? Il n'en est guère question! Sous la voilette, ses yeux sont gros de larmes, et la gare Montparnasse, vers laquelle elle roule, lui apparaît comme un lieu maudit :

— Te souviens-tu, Pierrot... Notre dernier départ à Montparnasse pour Paramé?... Et aujourd'hui. Oh! aujourd'hui!... Tiens, je donnerais dix ans de ma vie pour t'en enlever trois!

— Dix ans! Veux-tu bien te taire! Pourquoi pas trente tout de suite!...

Le ton est si gai, que la maman de Pierrot esquisse un sourire, et lui aussitôt :

— Bravo! bravo! petite maman! Allons, fais encore une belle risette!

Gamin, il se penche, et, comme aux tout petits enfants, chatouille délicatement du doigt la fossette du menton; mais elle, se dérobant :

— Veux-tu bien te taire, grand fou! Crois-tu que j'ai envie de rire, quand je pense que ce soir tu seras à Nantes!

— A Nantes?... Tiens, c'est là que j'vas aussi, moi!

De la gauche, cela vient de jaillir; la voix est faubourienne et grasse, et continue avec insistance :

— Alors, on est des copains?

Des copains! La maman de Pierrot n'en est pas plus fière pour cela! Cette casquette, cette veste, ces mains dures, ces ongles noirs, cela représente un copain! Un copain de son Pierrot! De son Pierrot si soigné, si net, frictionné d'eau de Cologne! Sa petite lèvre se plisse, et, se détournant à demi :

— Dis, tu m'enverras un mot dès ce soir?

« Concorde! » Bon! Voilà une place libre juste en face de Pierre. Pourvu que le copain... Ah bien oui! Il fallait s'y attendre! Le copain, lui aussi, a vu la place! Débrouillard et agile, il joue des coudes, murmure des : « Pardon, excuses s'ieus, dames » et le voilà qui s'installe :

— Ça vous gêne pas, dites, que j'me mette là?

— Mais non, mais non, fait Pierre rondement.

Parbleu, il sait bien ce qui l'attend au régiment, et tout bas :

— Dis-lui quelque chose, maman, à ce garçon.

D'un grand effort, celle-ci se raidit et un sourire figé aux lèvres :

— Alors, vous êtes aussi de la classe 17?

— Ben voui! J'les paraîs pas, mais j'ai mes dix-huit ans!

Non certes, il ne les paraît pas! Maintenant qu'elle la regarde mieux, la maman de Pierre s'apitoie sur cette pauvre petite mine, où le cerne des grands yeux bleus dit le travail dur et sans répit. Ils sont beaux, ces yeux, très francs, très doux et confiants, quand il raconte :

— J'ai qu'dix-huit ans, mais j'gagne ben tout d'même : à l'atelier où que j'vais j'ai mes cent sous par jour!

— C'est très bien cela, et vous les rapportez à vos parents?

— A mes parents!

Et un grand rire amer secoue le copain...

— Mes parents?... J'en ai pas...

Puis sombre :

— J'en ai jamais eu...

Une émotion soudaine dans la voix, la maman de Pierrot s'intéresse :

— Alors, vous partez comme cela, tout seul?...

— Faut ben! fait l'autre dans un mouvement d'épaules.

Pauvre petit!

Eh mais! l'heure n'est pas aux inutiles apitoiements! « Montparnasse »! Il faut descendre! La casquette, les grands yeux doux se perdent dans la foule... Blottie maintenant tout contre son Pierrot, la pauvre petite maman, avec une âpre amertume, savoure les derniers instants. Lui, la serre dans ses bras, bien fort, bien fort, comme un homme : sa moustache naissante chatouille le pauvre front bouleversé, les chers yeux rougis, descend le long du délicat visage, où dans la poudre parfumée les larmes tracent des sillons, et de sa lèvre brûlante de fièvre la maman, la jolie maman, baise éperdument les joues rondes et duvetées du petit...

Soudain, sous l'impression d'un regard qui la fixe, elle se désenlace et cherche autour d'elle. Mais oui, elle ne s'est pas trompée : sous une casquette, dans un pâle visage, les deux yeux bleus, si francs, si doux, sont là, qui la regardent :

— Tiens, Pierrot! Ton copain!

Et un tantinet remuée par cette solitude : « Si je lui disais deux mots... »

— Va donc... Ce pauvre type!

Oh oui! pauvre type! Il est là, les bras ballants, le regard maintenant vague, l'esprit perdu, loin, très loin...

— Allons, au revoir, mon ami, et bonne chance!

Gauchement ému, le petit gars remercie. Mais qu'y a-t-il?... Sa voix s'étrangle, ses yeux se voilent... Tout rouge, il balbutie enfin :

— Excusez-moi, j'sais pas c'que j'ai... Voyez-vous, c'est bête... Mais d'vous voir comme ça, avec vot'fils... et pis les aut'copains qu'ont aussi leurs mères... j'sais pas, moi... J'suis dur pourtant... Mais ça m'fait quéque chose...

Cela est dit d'un ton plaintif d'enfant si malheureux que la maman de Pierre sent une immense pitié lui gonfler le cœur et, sans hésiter :

— Allons, petit... viens aussi!

D'un grand élan, elle le saisit dans ses bras, et, sous les deux baisers si maternels et si chauds qu'elle lui donne, les yeux bleus, les beaux yeux bleus, chavirent et se ferment dans un profond bonheur...

M.-L. Arsandaux.

LA MUSIQUE

Le programme du dernier concert Colonne-Lamoureux était un des plus intéressants de la saison. Il débutait par d'importants fragments de *Psyché*, de César Franck. Le mythe de *Psyché* inspira et exerça une foule d'artistes, de poètes, de commentateurs, de philosophes. Mais il est fort difficile de retrouver la pensée primitive de ce mythe religieux venu de l'Orient, et dont Apulée fut le seul des écrivains de l'antiquité à nous transmettre la mystérieuse allégorie qui renferme le compromis le plus curieux des traditions païennes et des traditions hébraïques. César Franck adopta la trame d'Apulée et lui donna une forme musicale que certains avec justesse purent déclarer mystique. Franck ne veut voir en Eros et *Psyché* que des symboles; ils ne parlent pas et c'est à l'orchestre seul qu'est confié le soin « de traduire les élans, les regrets, la joie finale de *Psyché*, l'action invisible, mais féconde, d'Eros ». L'orchestration de *Psyché* est d'une clarté, d'une franchise de sonorités rares. La pensée profonde, les ardeurs se traduisent en exquises phrases mélodiques d'une longueur qu'on ne rencontre plus guère!

Les Rondes de Printemps, de M. Claude Debussy, sont le troisième volet d'un triptyque intitulé : « Images pour orchestre ». Ce sont, pour nous servir d'une expression qui fut chère à M. Maurice Ravel, des « paysages auriculaires ». *Les Rondes de Printemps* ont pour base la vieille chanson française : *Nous n'irons plus au bois*.

Le Jour d'Été à la Montagne, de M. Vincent d'Indy, est un poème symphonique en trois parties qui semble être l'hymne reconnaissant de la Nature au Créateur. Le mysticisme un peu âpre de M. d'Indy, la gravité, la sérénité de son art se retrouvent entièrement dans cette œuvre; c'est une musique saine et robuste qui évoque puissamment les paysages éternels chers à l'auteur de *Fervaal*.

Mme Laute-Brun chante avec talent et intelligence deux charmantes mélodies de son mari : M. Georges Brun. *La Symphonie pastorale*, de Beethoven, était le morceau de résistance de ce concert qui fut chaleureusement dirigé par M. Gabriel Pierné.

Gabriel Grovlez.

LE "TIP" remplace le Beurre
Auguste PELLERIN, 32, rue Rambuteau (1451/1414)

Aux grands maux
le petit remède

Petite pilule guérit grande anémie.

Mlle Ernestine Quériaquand, demeurant chez M. Pelletier, à l'Hermenault (Vendée), souffrait d'une grande anémie qui menaçait de flétrir sa vingt-troisième année. Cette jeune fille a eu l'heureuse pensée d'appeler à son secours les petites Pilules Pink qui, en peu de temps, ont eu raison de son grand mal.



Mlle Ernestine Quériaquand

« Depuis longtemps j'étais très anémisée, écrit-elle; j'étais faible au point de ne plus pouvoir tenir sur mes jambes et aussi d'être obligée parfois d'abandonner mon travail. Je voulais travailler malgré ma faiblesse et alors mes nerfs étaient surexcités et il m'arrivait de ne pas pouvoir trouver le sommeil la nuit. Le matin j'étais brisée. J'ai souffert aussi, et beaucoup, de maux d'estomac et de migraines tenaces. Une personne amie, qui avait eu à se louer elle-même des Pilules Pink, voyant mon dépérissement, voyant aussi que je ne tirais aucun bénéfice des remèdes qu'on m'avait fait prendre, m'a conseillé les Pilules Pink. J'ai pris les Pilules Pink et, à ma grande satisfaction, vos pilules m'ont rendu très vite forces, appétit, bonnes couleurs. Depuis que j'ai fait le traitement des Pilules Pink je me porte à merveille. »

Il suffit de trois petites Pilules Pink par jour pour obtenir un semblable résultat, c'est-à-dire passer du dépérissement lent, mais continu, à la pleine possession des forces et de la santé, et les Pilules Pink obtiennent ce résultat par elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de se soumettre à quelque régime sévère ou compliqué. Vous vivez votre vie normale, mais à chacun des principaux repas, vous avalez une petite pilule qui est aussi facile à prendre qu'un bonbon. Cela suffit, ce tout petit remède a raison des plus grands maux. Qui suit les journaux se rappellera avoir lu de nombreux certificats de guérison, obtenus grâce aux Pilules Pink, de cas graves d'anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, épuisement nerveux, neurasthénie. Ces attestations sont toujours accompagnées du nom, de l'adresse et souvent du portrait de la personne guérie, et il est facile à n'importe qui de vérifier la véracité de nos dires.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

— La direction de l'Hôpital auxiliaire n° 106 (Ecole Commerciale de la rive gauche, 3, rue Armand-Moisant, 15^e arrondissement), fait appel aux personnes charitables qui voudraient apporter leurs offrandes à la vente qui aura lieu le vendredi 31 mars, samedi 1^{er} et dimanche 2 avril prochain, dans une salle de l'hôpital.

DEUILS

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de S. M. le roi Georges I^{er}, une messe de *Requiem* a été célébrée hier matin en l'église grecque de la rue Georges-Bizet, L.L. AA. RR. le prince Georges de Grèce et la princesse Marie assistaient à la cérémonie, ainsi que M. Athos Romanos, envoyé extraordinaire et ministre de Grèce à Paris, entouré du personnel de la légation, M. d'Ormesson, ancien ministre de France en Grèce, etc. De nombreuses personnalités de la colonie grecque à Paris étaient présentes.

Nous apprenons la mort :

Du sous-lieutenant d'artillerie Ferdinand Delaballe, âgé de vingt-trois ans, ancien élève de l'Ecole centrale, tué à l'ennemi le 8 mars, au cours des combats devant Verdun;
De M. Auguste Delval, vice-président de la Chambre de commerce d'Avesnes, ancien maire de Fourmies (Nord), décédé à soixante-quatorze ans;
De M. Raymond Nahmias, mort des suites de blessures reçues sur le champ de bataille, âgé de vingt-trois ans;
De M. J. Viteau, membre de la Société des auteurs dramatiques, médaillé de 1870-1871, à soixante-seize ans.

Les

Paris a
fêtes du
qui se pr
morale —
l'esprit de
— que d'
les résulta
bles d'ass
pays, une
la reprise

On sait
ceux qui
reurs de
sur le sol
longtemps
de la répa
de faits d
mettre de
moine ne
c'est pou
Parlemen
vite, dans
étudiés et

Il y a d
ment des
nistres ?
nion. On
mages rec
charte de
pas atten
de nos ar
notre ter
triomphe

C'est p
compte le
réalité de
et brutal
à ses org
le plus d
posée par
de la Ma
de l'Oise.
Vosges, a
d'expecta
risques e
ces qu'ell
ses misèr
ser des fo
nir.

Malgré
était trop
agir afin
aux long

Sur l'es
sident de
tion des
dents de
G. Baillet
gène Gos
Wendel,
trésorier
du comit
tous les
taire des

C'est M
une vibr
sage suiv

Depuis
allemand
tesque, s'
et inatten
elle y tro

Mais d
faudra q
l'heure, E
labeurs a
composai

A l'exil
métier ;
champ ;

Le labo
cond que
de l'hum
gnes indu
sai jailli
envahie
fendre, u

Les sinistrés réclament la réparation intégrale des dommages de guerre



Paris a vu se dérouler hier, dans la salle des fêtes du Trocadéro, une imposante manifestation qui se proposait moins d'avoir une grande portée morale — obtenue par le nombre, l'unité des vues, l'esprit de solidarité de ceux qui y participèrent — que d'atteindre par le plus court chemin légal les résultats les plus pratiques, les plus susceptibles d'assurer, dans la partie la plus éprouvée du pays, une renaissance économique aussitôt après la reprise du travail et de la vie normale.

On sait que les originaires des régions envahies, ceux qui ont été chassés de chez eux par les horreurs de l'invasion comme ceux qui sont restés sur le sol héroïquement défendu, attendent depuis longtemps une solution satisfaisante du problème de la réparation intégrale des dommages résultant de faits de guerre. La mesure qui doit leur permettre de reconstituer leur foyer et leur patrimoine ne saurait être indéfiniment ajournée et c'est pourquoi ils demandent énergiquement au Parlement de la voter et de l'appliquer au plus vite, dans l'intégralité des principes qui ont été étudiés et exposés par leur Fédération.

Il y a dix mois, celle-ci, ayant réalisé le groupement des « Associations départementales de sinistrés », prenait l'initiative d'une première réunion. On espérait alors que la réparation des dommages recevrait dans un avenir très prochain une charte définitive. Hélas! on comptait bien aussi ne pas attendre trop longtemps la victoire définitive de nos armes ou tout au moins la libération de notre territoire, premier gage concret de notre triomphe final.

C'est parce qu'elle était l'aveu collectif du mécompte le plus poignant, la reconnaissance d'une réalité dépouillée de littérature, d'une vérité nue et brutale, que la réunion d'hier s'imposa d'esprit à ses organisateurs comme une nécessité de l'ordre le plus douloureux. Cette foule nombreuse, composée par des évacués de l'Aisne, des Ardennes, de la Marne, de la Meurthe-et-Moselle, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais, de la Somme et des Vosges, affirma, par sa seule présence, que l'état d'expectative où elle vit ne peut se prolonger sans risques et qu'au delà des épreuves et des souffrances qu'elle a subies, de ces ruines accumulées, de ces misères qui s'aggravent, elle a besoin de puiser des forces nouvelles dans sa confiance en l'avenir.

Malgré ses dimensions, le palais du Trocadéro était trop petit pour contenir ce public qui veut agir afin que des lendemains prospères succèdent aux longs mois d'épreuves et d'angoisses.

Sur l'estrade, aux côtés de M. Louis Nicolle, président de la Fédération et président de l'Association des sinistrés du Nord, se serraient les présidents de chaque association départementale: MM. G. Baillet, Paul Courtin, Escavy, Henri Faure, Eugène Gosset, René Laederich, E. Mahot, Maurice de Wendel, le secrétaire général, M. Ch. Dufour; le trésorier, M. Adrien Maurice, et tous les membres du comité directeur de la Fédération, ainsi que tous les sénateurs et députés du groupe parlementaire des départements envahis.

C'est M. Louis Nicolle qui ouvrit la séance par une vibrante allocution dont nous extrayons le passage suivant :

Depuis qu'elle a constaté l'inflexible rigidité du front allemand, la France tout entière, dans un effort gigantesque, s'est adaptée à des méthodes de guerre nouvelles et inattendues. Grâce à son génie, grâce à ses enfants, elle y trouva la victoire.

Mais demain, quand la paix bénie sera venue, il faudra que la France s'adapte encore aux nécessités de l'heure. Pour que chacun de nous puisse reprendre les labours accoutumés, il faudra que les éléments dont se composaient notre vie soient reconstitués.

A l'exilé, il faudra rendre sa maison; à l'artisan, son métier; au mineur, sa houillère; au laboureur, son champ.

Le laboureur de France! Il a abandonné le sillon fécond que traçait sa charrue pour creuser le sillon mortel de l'humide tranchée. Il n'a connu aucune des besognes industrielles de la guerre. Cette terre, dont il faisait jaillir toute la vie et toute la richesse, il l'a vue envahie par les armées germaniques et, pour la défendre, il s'y est désespérément accroché.

Et voici que, sur cette terre, l'obus l'a abattu. Au lieu du lit conjugal, sur lequel il aurait dû mourir, il est étendu sur le sol, secoué de tous les chocs monstrueux de la bataille, et devant ses yeux que la mort éteint, passent la maison familiale, la grange et l'étable, et les bœufs lents et les chevaux vigoureux. Mais la maison a été pillée, l'étable et la grange ont été brûlées et les chevaux et les bœufs sont partis.

Et, dans le cauchemar de son agonie, il se demande ce que sera, demain, pour ceux qu'il aime, pour ceux dont depuis des mois et des mois, il n'a reçu ni le sourire, ni le visage, ni même l'écriture chère. Et il meurt!

Ah! Parlement, Parlement, toi qui tiens entre tes mains souveraines l'avenir et les espérances de tant de Français infortunés, hâte-toi d'accomplir ton grand devoir national pour que nos frères expirants souffrent dorénavant de moins cruelles angoisses et que les grandes âmes de ceux qui ne sont plus puissent reposer en paix dans la sérénité de leur gloire.

M. Ch. Dufour, secrétaire général de la Fédération, vint ensuite rendre compte des travaux de la Fédération depuis le mois de mai de l'an dernier, et M. Adrien Maurice, trésorier de la Fédération, donna lecture de son rapport financier. Après l'approbation des comptes et des propositions qui lui étaient présentées, l'assemblée applaudit M. Escavy, vice-président de la Fédération, membre de la commission supérieure des évaluations, qui traita avec éloquence « des principes essentiels de la réparation intégrale ».

M. Louis Marin, député de Nancy, vice-président de la Fédération, membre de la commission supérieure des évaluations, recueillit à son tour les plus vifs applaudissements en prononçant un discours également documenté sur « les pouvoirs publics et la réparation des dommages de guerre ». M. Bienaimé, membre du conseil d'administration de l'Association des sinistrés de la Somme, parla ensuite, avec le même succès, de la « réparation des dommages et de l'opinion publique ».

En fin de séance, l'ordre du jour suivant fut voté par acclamations à l'unanimité :

Les Sinistrés, au nombre de 5.000, appartenant à toutes les régions envahies et à toutes les conditions sociales, réclament énergiquement la mise à l'ordre du jour de la Chambre pour la rentrée de Pâques et le vote immédiat de la loi spéciale destinée à régler les conditions d'exercice du droit à la réparation complète des dommages matériels résultant de faits de guerre, proclamé par la loi du 26 décembre 1914;

Ils protestent contre tout nouveau retard dans le vote de cette loi qui leur est promise et qu'ils attendent en vain depuis quinze mois, retard qui ne ferait qu'aggraver les épreuves et les angoisses des Sinistrés de l'un et de l'autre côté du front, et rendre plus douloureux le sacrifice des soldats originaires des régions envahies, au moment où ils meurent pour la patrie;

Ils demandent que le Parlement applique dans leur intégralité les principes posés par la Fédération et ils insistent notamment sur les points suivants :

1° Que la réparation s'étende à tous les dommages sans exception, pourvu que ceux-ci résultent de faits de guerre, protestant contre toute restriction qui pourrait être apportée à ce principe;

2° Qu'après de mieux apprécier et évaluer les dommages dans leur diversité, ceux-ci soient divisés en catégories non limitatives;

3° Que la procédure de constatation et d'évaluation des dommages soit modifiée de façon à assurer dans la composition et le fonctionnement des commissions plus de compétence, d'équité et de célérité;

Ils protestent contre toute atteinte aux principes de liberté, de justice et d'égalité des citoyens devant la loi, principes qui seraient violés par l'obligation du rachat, par les abattements et par toute disposition législative contraire au droit commun;

Ils entendent que la loi assure, dès l'évaluation du dommage, la délivrance d'un titre de créance et les moyens d'obtenir le paiement rapide de leur indemnité;

Ils reconnaissent les efforts faits par le groupe parlementaire des départements envahis, en lui demandant toutefois d'intervenir à la tribune pour obtenir du patriotisme et de l'esprit de solidarité du Parlement tout entier, le vote immédiat de la loi.

Voilà donc posée, devant le Parlement et l'opinion, la question du relèvement économique des pays envahis et le problème de la dette de l'Etat à l'égard des sinistrés qui ne demandent rien de moins, en l'espèce, qu'un titre de créance portant la signature de la France. — P. B.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Programme de la semaine. Matinée du jeudi 23 mars : *Samson et Dalila* (acte I), de M. Saint-Saëns; *Judith de Bethulie*, scène dramatique de Mme Armande de Potignac; Mme Félla Litvinne et M. Lestelly; le *Miracle* (acte II), de M. G. Hùe; le *Roman d'Estelle*, concert 1830.

Matinée du dimanche 26 mars : *Iphigénie en Tauride* (acte III), de Piccini; Mmes Marthe Chenal, Laute-Brun, Bonnet-Baron, Gaulez-Texier, Haramboure, MM. Lafitte et Gresse; les *Girondins* (acte IV), de M. Fernand Le Borne; Mlle Demougeot, MM. Lafitte et Delmas; *Théodora* (acte II), de M. Xavier Leroux; le *Roman d'Estelle*, concert 1830.

LUNDI 20 MARS 1916

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — Relâche.
Odéon. — Relâche.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, dernière de *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Coquin de printemps*!

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, *le Cyclope*; *la Maison dans la brume*; *le Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45 mercredi, samedi et dimanche (jeudi et dim. mat.), *la Layette ou une famille de cabochards*.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Quand les cigognes reviennent*, *le Carnaval de Puce et Plack* et *Mam'zelle Carmen*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *le Bon Juge*; 1914-1917.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit* : « J'en f... ».

Renaissance. — A 8 h. 30, *Rip*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Trianon-Lyrique. — Relâche.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *les deux mille blondes du père Dubreuil*; *la Défense de Verdun*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Blessure d'amour*; *les Mystères* (16^e épisode); *Défense de Verdun*; *les Pirates de l'air*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Défense de Verdun*, *les Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, M. Charles Chaumet, député de la Gironde, ancien sous-secrétaire d'Etat, fera à 5 h. 1/2, au Collège des Sciences sociales, 29, rue Serpente, une conférence sur la marine marchande, qui sera présidée par M. Emile Loubet.

Aujourd'hui, à 8 h. 1/2 du soir, 27, rue Saint-Guilhem, M. Robert Pinot, secrétaire général du Comité des Forges de France, fera une conférence sur : *les Industries métallurgiques et la Guerre*.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 20 mars, à 2 h. 1/2 : *les Progrès de la chirurgie de guerre*, conférence de M. le docteur Baudet.

L'incendie de l'usine Ducellier

Les victimes

Ainsi que nous l'avons relaté hier, en dernière heure, l'incendie qui a éclaté dans les ateliers de l'usine Ducellier, à l'angle des passages Dubeuil et des Récollets, a causé la mort de huit employés.

Sept corps, retirés des décombres pendant la nuit, ont pu être identifiés. Ce sont ceux de : Mme Marie Grangeron, 20, rue Ramey; Mlle Germaine Jans, 37, allée Sainte-Cécile, Gargan-Livry; M. Auguste Pieron, 37, rue de Reuilly, Clichy; Mme Fonaque, 10, rue Monge; Mme Fizaïne, 96, rue du Faubourg-Saint-Martin; M. Eugène-Emile Leroy, quatorze ans, 69, rue Croulebarbe; Mlle Marie-Jeanne Lucas, dix-neuf ans, dactylographe, 8, chemin des Prés, à Saint-Denis.

Ces cadavres ont été transportés à la Morgue. Mme Houdron, ouvrière de l'usine Ducellier, dont la disparition avait été signalée, est rentrée hier chez ses parents, 22, passage de l'Epargne. Elle s'est alitée par suite de l'émotion qu'elle a éprouvée. Son état n'est pas inquiétant.

Etant donné ce renseignement, les pompiers ont cessé leurs recherches.

D'après l'enquête, les causes du sinistre seraient accidentelles.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LA VIE SPORTIVE



FOOTBALL RUGBY

Stade Français contre Sporting. — Le Stade Français gagne par 15 à zéro.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'HIER

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières. — Sporting Club Français bat Club Français par 3 buts à zéro. — Equipes secondes. — Sporting Club Français bat Club Français par 3 buts à 1. — Equipes troisièmes. — C.A. Joinville bat S.C. Français par 3 buts à zéro.

Le Challenge de la F.G.S.P.F. — Espérance de Versailles bat E.S. de Saint-Leu par 15 buts à zéro.

La Coupe de Consolation (F.G.S.P.F.). — E.S. Bienfaisance (1) bat Avenir de Gentilly (1) par 1 but à zéro.

La Journée du « Poilu Sportif ». — Quarante-cinq villes se sont inscrites pour participer à la « Journée des Poilus » du Sporting. Notre confrère, ayant besoin de cinq terrains pour que son tournoi de Pâques puisse se dérouler à Paris, prie les clubs de mettre leurs terrains à la disposition des... poilus!

AUTOMOBILISME

L'Œuvre des Envois aux Soldats de l'A.C.F. — Au cours de la récente assemblée générale de l'Automobile Club de France, le baron de Zuylen, président, en relatant les divers travaux et œuvres de la grande Société de la place de la Concorde, n'a pas manqué de signaler l'importante contribution périodique apportée à l'Œuvre des Envois aux Soldats par les usines de Paris, des environs et des départements travaillant pour la Défense nationale.

Patrons et ouvriers ont, en effet, tenu, dans un sentiment de patriotique émulation, à s'associer à une organisation aussi pratique, dont le principal objectif est, on le sait, de fournir aux soldats du front dépourvus d'aide et de ressources des paquets individuels composés de : imperméables, aliments, tabac et quelques douceurs telles que : chocolat, sucre, confitures, thé, etc., etc.

Voici le relevé approximatif des expéditions faites actuellement : paquets anonymes et nominatifs, 105.000; sacs et ballots (contenant des denrées alimentaires et autres objets ci-dessus indiqués), 35.000 kilog.; lainages de toute espèce, 18.000 kilog.

Ajoutons que, à l'intention des souscripteurs, l'A.C.F. vient d'éditer de très jolis timbres commémoratifs de son œuvre de guerre — de quatre vignettes différentes — collections déjà fort appréciées des philatélistes.

Les dons, de toute nature, sont reçus aux bureaux de l'Œuvre, 8, place de la Concorde.



Le Stade Français bat par 15 points à 0 le Sporting. — En bas, l'équipe du Stade.

Grand Prix d'Indianapolis. — La grande épreuve américaine aura lieu le 30 mai sur un parcours de 482 kil. 794, au lieu de 804 kil. Prix anciens : 250.000 francs, réduits à 150.000 francs et répartis comme suit : 1^{er}, 60.000 fr.; 2^e, 30.000 fr.; 3^e, 15.000 fr.; 4^e, 10.000 fr.; 5^e, 8.500 fr.; 6^e, 7.000 fr.; 7^e, 6.000 fr.; 8^e, 5.000 fr.; 9^e, 4.500 fr.; 10^e, 4.000 fr.

Epreuves éliminatoires, 26 et 27 mai. Moyenne minimum exigée : 128 kil. 745 m. à l'heure. Les conducteurs toucheront, le jour des éliminatoires, en plus des prix de la finale, 25 0/0 sur le montant des entrées perçues entre 2 et 5 heures.

La France sera probablement représentée par Thomas qui, depuis son accident d'aéroplane, est dégagé de toute obligation militaire.

CYCLISME

Le Prix d'Avant-Propos. — La France Athlétique et Sportive organise, dimanche prochain 26 mars, dans l'après-midi, à l'intention de ses jeunes sociétaires non encore mobilisés, l'épreuve d'entraînement connue sous le nom de « Prix d'Avant-Propos ». Voici dix ans que se dispute régulièrement le Prix d'Avant-Propos. Cette course, de 27 kilomètres, est ouverte non seulement à tout membre de la F.A.S., mais encore à tout cycliste qui s'inscrira à ce club, 19, rue Erlanger.

CROSS-COUNTRY

Le Cross des Ancêtres. — Dimanche prochain, clôture des engagements pour cette épreuve, qui, pour la quatrième année, se disputera ce même jour à Saint-Cloud. On compte, à l'heure actuelle, trente engagés.

BOXE

Kid Lewis réclame le titre de champion. — Dernièrement, à la Nouvelle-Orléans, l'ex-champion d'Angleterre des poids légers, Kid (Ted) Lewis, a obtenu la décision sur Harry Stone, dans un combat en vingt rounds.

A l'issue de ce match, le boxeur anglais a fait valoir sa prétention au titre de champion du monde des poids welter-weights (mi-moyens).

Le champion suisse Badoud est tout aussi qualifié, sinon mieux, pour prétendre lui aussi à ce titre, dit notre confrère *La Suisse*, qui ajoute : « Il le prouvera peut-être. »

Victoire facile de Joe Jeannette. — Au Club Canadien de Montréal, Joe Jeannette a remporté récemment une victoire facile sur Silas Green, le battant en six rounds, après l'avoir malmené pendant les cinq premiers. Au dernier round, Jeannette envoya Green dans les cordes où il resta accroché.

Green a fait preuve de courage en faisant face à un homme comme Jeannette, qui pèse une trentaine de livres de plus que lui, mais il n'a jamais eu la moindre chance de vaincre.

Girardin et Kid Burns se sont livré un furieux combat en six rounds. Burns a eu un très léger avantage.

Mort d'un propagandiste. — Un ardent propagandiste de la boxe, Charles Rouillon, de la classe 1915, brigadier au 4^e spahis, lauréat de plusieurs championnats, notamment dans les Ardennes, est mort glorieusement aux abords d'Aix-Noulette.

BASE-BALLE

L'A. du Base-Ball en 1916. — Sous la présidence du comte J. de Saint-Maurice, l'Association du Base-Ball, qui a organisé de beaux matches à Paris et en province l'été dernier, notamment contre les Canadiens, à Dieppe, va reprendre, le 26 mars, ses parties habituelles. Les équipes de l'A.B.B. joueront dorénavant régulièrement contre les équipes canadiennes du Val d'Or. Les parties promettent d'être très intéressantes. Rappelons que l'A.B.B. est la première association « française » ayant joué le base-ball en France. Pour tous renseignements et pour faire partie de l'association, s'adresser 35, boulevard des Capucines.

HIPPISME

Le meeting de Saint-Sébastien. — Les engagements pour le Grand Prix de Saint-Sébastien, lequel est doté de 100.000 francs, sont reçus jusqu'au samedi 1^{er} avril, avant 2 heures, à Paris, à la Société d'Encouragement. A ces courses, organisées pour l'ouverture de l'hippodrome, le mutuel sera unifié à la pelouse et au pesage.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 20 MARS 1916

41

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVET -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XIX

Il s'arrêta sur le seuil de la porte déserte, la forme blanche avait déjà disparu.

Alors il sentit revenues en lui les ivresses qu'il croyait mortes; l'enthousiasme éperdu, le désir de vivre, la force d'espérer, la volonté de croire, l'appel au bonheur... Non, non, il n'était plus malade, mais la bohémienne ne s'était pas trompée, il aimait encore !

XX

Janine, elle, avait cru rêver. Lorsqu'elle sortit de la méditation douloureuse où la plongeait désormais toute tentative de prière, elle avait vu se dresser, près d'elle, le fantôme de son bonheur

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres

pardu, elle s'était enfuie, se demandant pourquoi le Dieu qu'elle venait d'implorer se montrait aussi impitoyable.

Sa raison allait-elle sombrer ? car elle avait eu une hallucination, elle en était certaine. Cette vision que dans la réalité journalière de la vie elle s'efforçait loyalement d'écarter, elle venait de la retrouver, ce soir, à la porte du saint lieu.

Tout d'abord, quand l'inconnu s'était effacé pour la laisser passer, elle avait été seulement un peu surprise, le murmure d'une vague formule de politesse était monté à ses lèvres. Et elle parlait, lorsque la pesée d'un regard appela le sien; elle leva les yeux et vit devant elle la haute silhouette de Bernard de Langé.

Immobile, figé comme une statue, il gardait cet air sévère et tendre qu'elle lui voyait toujours dans ses songes et dont la seule évocation la ravissait et la troublait éperdument.

O fantôme issu de la fumée mystique et de l'ombre des piliers, pensait-elle, en s'éloignant, pourquoi revenir encore ? Pourquoi me poursuivre jusque dans ce sanctuaire où le front penché, les mains suppliantes, j'étais venue chercher la paix ?

Rentrée chez elle, Janine essaya de retrouver sa vaillance habituelle, et ce fut près de son fils que, comme toujours, elle l'alla chercher. Il fut décidé qu'elle présiderait au coucher de l'enfant, que Fraulein irait se reposer et enfin, qu'au mépris de tous les usages, ce serait Jean qui raconterait des histoires à sa maman. Mais oui, maman avait ce soir un cœur de toute-petite fille, malade et craintif, il fallait que son grand garçon s'occupât d'elle, à son tour. Jean, ravi de cette mission de confiance, se mit aussitôt en frais d'imagination : il fit épouser une chatte blanche par un Prince Charmant, ajouta une poule de pekin à la suite d'un pa-

ternel renard noir, et s'endormit sur l'épaule de sa mère, au moment où il entreprenait un récit de moyen âge et que, un peu incertain, il balbutiait : « C'est bien malheureux que ce beau cavalier revienne si tard de la Croisade... parce que... parce que... maintenant... la châtelaine... »

Chose étrange, ce fut ce récit décousu, inachevé, qui eut une influence apaisante sur le cœur malade de la maman.

Elle s'endormit, elle aussi, tranquillement, et le matin la surprit sortant d'un songe d'où il était facile de conclure qu'elle était de l'avis de Jean, et qu'il était bien dommage que ce beau cavalier fût revenu si tard de la Croisade....

Pour s'évader de l'obsession de ses pensées et de ses rêves, Mme Markinsen sortit de bonne heure avec son fils.

Ils trouvèrent dans le parc de Claire-Fontaine, une fraîcheur reposante et douce; il avait plu une partie de la nuit et dans le grand bleu des hirondelles passaient en poussant des cris aigus.

Sous l'ombre des charmes que le soleil perçait de longs rayons d'or, Janine s'installa commodément : elle avait apporté son ouvrage et un livre, mais elle ne lut ni ne travailla.

De la prairie qui s'étendait devant elle, un rideau de peupliers jaillissait, elle reconnut le bruissement de leurs feuilles que le vent du matin agitait, sans cesser. Et elle pensa à ceux des Jaudonniers, à la Patte-d'Oie qui, de sa sombre ramure, recouvrait la mare mélancolique; elle entendait ce même frémissement de feuillage, et le ciel était bleu, ainsi, lorsqu'elle rêvait de sa destinée... Sa destinée... elle la connaissait maintenant ! Sa vie avait été vite vécue, finie !... Il n'y avait pas dix ans de cela, et elle avait tout connu, la trahison, l'abandon, l'oubli, la solitude... Un éclat de rire de son fils la fit se souvenir du

Ayuntamiento de Madrid

La vieillesse de la Femme

De tous les phénomènes variés dont l'ensemble constitue la vieillesse, le plus caractéristique est peut-être la sclérose — du mot grec *sklēros*, « dur », « rigide », « sec », — qui paralyse les divers organes.

La dégénérescence sénile se manifeste par la calcification des vaisseaux, la raideur des articulations, le dessèchement de la peau, le racornissement des viscères, qui perdent leur souplesse et leur contractilité, etc. A la suite d'une perversion ou d'un ralentissement de la circulation provoqués par la fatigue, inséparable d'un long fonctionnement, les cellules nobles s'atrophient et font place à des tissus d'ordre inférieur, qui ne sont pas encore morts, mais qui ne sont déjà presque plus vivants, et à des éléments inertes, infiltrés de sels minéraux. Le champ de la vie se rétrécit de plus en plus à l'instar d'une culture envahie par le sable.

Cependant, si la sclérose est le stigmate distinctif de la sénescence, qu'elle dénonce et qu'elle conditionne, il lui arrive de la devancer. Il est des scléroses, ordinairement partielles et locales, mais parfois aussi généralisées, qui n'ont rien à voir avec l'âge de leurs victimes. Dès vingt ans, par exemple, certains jeunes gens voient leurs cheveux tomber ou blanchir, leurs genoux s'ankyloser. D'autres font de l'artério-sclérose. D'où le fameux adage : « On a l'âge de ses artères. » Une tare, un accident quelconque, une infection parfois inaperçue, une crise de surmenage, il n'en a pas fallu davantage pour leur valoir cet avant-goût d'une vieillesse que peut-être ils n'atteindront pas.

Il suffit même, parfois, ici ou là, de poussées congestives trop fréquentes, d'une hyperhémie prolongée, d'où s'engendrent des désordres circulatoires. C'est le cas de nombre de femmes pour qui la régression scléreuse des organes essentiels n'attend même pas le retour d'âge. Il s'agit, alors, d'une sorte de ménopause anticipée, modifiant profondément avant la lettre la structure de tissus que leur vascularisation touffue et la suractivité de leurs fonctions physiologiques prédisposent à l'hypertension, partant au surmenage.

Ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, une exception. De 16 à 30 femmes sur 100, affirment des gynécologues autorisés, logeraient à cette fâcheuse enseigne, sans qu'elles s'en doutent, pas plus parfois que leur médecin lui-même, qui, trompé par de fallacieux symptômes, les traite pour d'autres affections : endométrite, dysménorrhée primitive, salpingo-ovarite, prolapsus utérins, etc.

Bref, à en croire le docteur Galand, qui a publié à ce propos une magistrale étude (*Gazette médicale de Paris*), les malaises indéterminés dont souffrent, sans cause apparente, tant et tant de femmes encore jeunes — pesanteurs, coliques, névralgies pelviennes, pertes blanches, retards ou troubles menstruels, entérites même, etc. — n'auraient pas d'autre genèse.

Cela est si vrai que ces misères cèdent avec une facilité significative, à une cure de Fandorine, c'est-à-dire devant les extraits ovarien et mammaires. Ici comme ailleurs, l'opothérapie fait merveille... C'est que l'introduction dans l'économie des principes actifs et des sécrétions spécifiques de l'organe menacé ont tôt fait, en régularisant la circulation et la nutrition locales, de réamorcer la fonction, avec toutes ses réactions défensives, d'enrayer par conséquent la prolifération envahissante des éléments inertes, d'apaiser la douleur, de rétablir, en un mot, l'ordre et l'équilibre.

Combien de mutilations inutiles pourraient être ainsi évitées !

Si la sclérose est le prodrome de la sénescence, la Fandorine serait, à ce compte-là, une assurance contre la vieillesse sexuelle, le moratorium de l'âge critique. Cela vaut apparemment qu'on y pense !

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve la Fandorine dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 10 francs ; étranger, franco, 11 francs. Le flacon d'essai, franco, 5 francs. Etranger, franco, 5 fr. 50.

bonheur incomparable qui lui restait. L'enfant poursuivait dans la lumière une nuée de papillons bleus, elle le trouva beau, tout blanc, parmi les herbes vertes ! Ah ! lui était sa joie, la raison d'être de sa vie ! De quoi se plaignait-elle puisqu'il était là ?

Tous deux se retrouvèrent presque joyeux quand ils rentrèrent vers dix heures. Ils firent quelques courses dans les rues de Villemer qui, avec son air désuet et calme, avait l'aspect d'un grand village. En bordure des maisons inégales, le pourpier sauvage poussait le long des murs ; dans les rues, de larges banderoles de toile indiquaient que l'hôtel du Mouton était tenu par Renem et que les fils de Jules Ravez continuaient à vendre de la rouennerie comme leur père.

Ils s'arrêtèrent devant le magasin « bien pensant » de la ville. Jean admirait la devanture où dans une agréable confusion s'élevaient des cartes postales, des coiffes de Charentaises, des cierges, des chapelets, des ouvrages de dame, des sandales, un jeu de diabolos, plusieurs numéros de la *Croix* et les *Veillées des Chaumières*.

Onze heures sonnaient comme ils passaient devant l'église, et l'enfant lit remarquer qu'on n'avait pas été voir le petit Jésus ce matin.

Mme Markinsen hésita un instant, mais devant l'insistance de son fils ils entrèrent. Ils n'avaient pas franchi le seuil de la porte que Janine s'arrêta.

Prosterné à la place qu'elle occupait la veille, celui dont elle n'avait cru revoir que la vision fictive était là, priant, la tête ensevelie dans ses mains ; le doute n'était plus possible cette fois-ci, M. de Langé était là.

Sans prendre le temps d'une adoration, d'un signe de croix, la jeune femme emmena le petit stupéfait.

ACHAT TITRES, Coupons, Monnaies ETRANGERES

BANQUE BELGE, 6, rue de la Victoire, Paris.

CAISSES

démontées sont livrées promptement p. la S. A. ci-devant Fabr. de CAISSES, à ZOUG (Suisse). Indiquer mesures intérieures, épaisseur du bois, etc.

LE CHRONOGAPHE JUST

employé dans tous les Services techniques de l'ARMÉE FRANÇAISE

Garanti 10 ANS (Réparations gratuites)

Acier : 70^{fr.} — Argent : 80^{fr.}

MONTRE-BRACELET
à ancre, Cadran lumineux
Nickel 38^{fr.} — Argent 45^{fr.}

PODOMÈTRE
1000 Km 30^{fr.} — 100 Km 20^{fr.}

JUMELLES Militaires
à partir de 25^{fr.}

BOUSSOLES directrices lumineuses,
de Campagne... 6^{fr.} 95

Prix de guerre exceptionnels, franco de port dans la zone des Armées.

J. AURICOSTE & Co, Horloger de la Marine de l'Etat et du Service géographique de l'Armée
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS
Envoi gratuit sur demande de Notices descriptives.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire Urologique pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison de ces redoutables affections si communes et si répandues, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative, basée sur des données scientifiques extrêmement sérieuses, est le résultat de dix années d'observation et de travaux ininterrompus portant spécialement sur les maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suintements, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.).

La puissance efficace et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée.

Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

VÉRITABLE REMÈDE de la Famille

LES

PASTILLES VALDA

sont indispensables

à l'ENFANT qui part pour l'école, au VIEILLARD qui va prendre l'air, aux GRANDES PERSONNES qui se rendent à leurs occupations

pour PRÉSERVER

ou pour GUÉRIR

leurs ORGANES RESPIRATOIRES

des Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, Emphysème, etc.

MAIS IL FAUT AVOIR BIEN SOIN de n'employer que

LES PASTILLES

VALDA

VÉRITABLES

vendues seulement

en BOITES de 1.25

portant le nom

VALDA

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

AGENDA P.-L.-M. 1915-1916

L'Agenda P.-L.-M., dont la publication avait dû être suspendue en 1915, reparait avec le millésime 1915-1916.

A côté d'articles des plus intéressants se rapportant aux circonstances actuelles, de belles illustrations en simili-gravure et de nombreux dessins à la plume, l'Agenda P.-L.-M. nous offre, cette année, des pages de photographies inédites de la guerre : l'Héroïque Belgique, France, Italie, et douze hors-texte en couleurs, parmi lesquels six épisodes de la guerre, reproductions artistiques des compositions des peintres militaires Gallien-Laloue et Perboyre : Nos alpins dans les Vosges, Prise d'une batterie allemande, Prise d'un village, Mise en batterie du 75, Les troupes noires à l'assaut, Goumiers en reconnaissance.

C'est un document d'actualité que chacun voudra acquérir et conserver.

L'Agenda P.-L.-M. est en vente au prix de 4 fr. 50 à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 38, rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (bureau de renseignements et bibliothèques), dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., au rayon de la papeterie des grands magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

— Mais maman, pourquoi on fait pas la prière ce matin ?

— Nous la ferons ailleurs... pas ici... plus tard, avait-elle balbutié.

Et elle n'eut plus qu'une pensée : partir, quitter ce pays où elle était venue espérant trouver le repos. Cette rencontre la bouleversait. Elle croyait voir là une nouvelle épreuve de la destinée qui s'acharnait contre elle.

Elle avait tout fait pour oublier ! Tous les vestiges du passé qui encombraient sa route de devoir, elle les avait écartés un à un.

Seule pour continuer la vie, déçue, trahie, abandonnée, se sentant plus endeuillée qu'une veuve, n'espérant plus en aucun bonheur, elle ne désirait plus qu'une chose : se donner sans réserve à son fils.

Son fils ! Son Jean ! Toute sa force d'aimer elle l'avait déversée sur lui. Oh ! le protéger contre le mal, le mettre en garde contre les erreurs que l'avaient trouvée si faible, lui éviter les déceptions, les tristes expériences qui vous laissent las et meurtris ! Veiller sur cette chère existence jusqu'à ce que le malheur s'en éloigne, forcer cette atroce vie à se montrer pitoyable, toucher Dieu par sa supplication, son courage, sa résignation ; que son enfant, au moins, soit épargné !

Pauvre Janine ! Janine encore faible, encore femme, encore tendre, et qui n'avait que vingt-cinq ans !

Elle ne partit pas cependant.

Le docteur lui fit un devoir de rester pour son fils. Le traitement hydrothérapique était une nécessité, il fallait terminer la saison.

Ce n'était pas en vain que la venue au monde de petit Jean avait coïncidé avec des événements qui avaient bouleversé la santé de sa mère. La première maladie de l'enfant venait de révéler un sys-

tème nerveux très fragile, une constitution délicate, il fallait le soigner tout de suite ; Mme Markinsen n'hésita plus.

Et les premières minutes d'émoi passées, le calme revint en elle. Elle ne voyait d'ailleurs que très rarement M. de Langé ; par une secrète entente ils s'évitaient l'un et l'autre ; et si le hasard de la croisée des chemins les faisait se rencontrer, Bernard saluait gravement, avec un air de telle discrétion, que la jeune femme sentit peu à peu son malaise se dissiper.

Elle savait qu'il avait été gravement malade, et elle le comprenait averti de tout ce qui la concernait : la rupture complète, irréparable, hautement annoncée qui la séparait de Michel.

L'un et l'autre, dans ces fugitives rencontres, avaient deviné sous le voile ardent des yeux qui ont trop pleuré, l'âme fermée qui ne veut plus espérer, et n'attend plus rien.

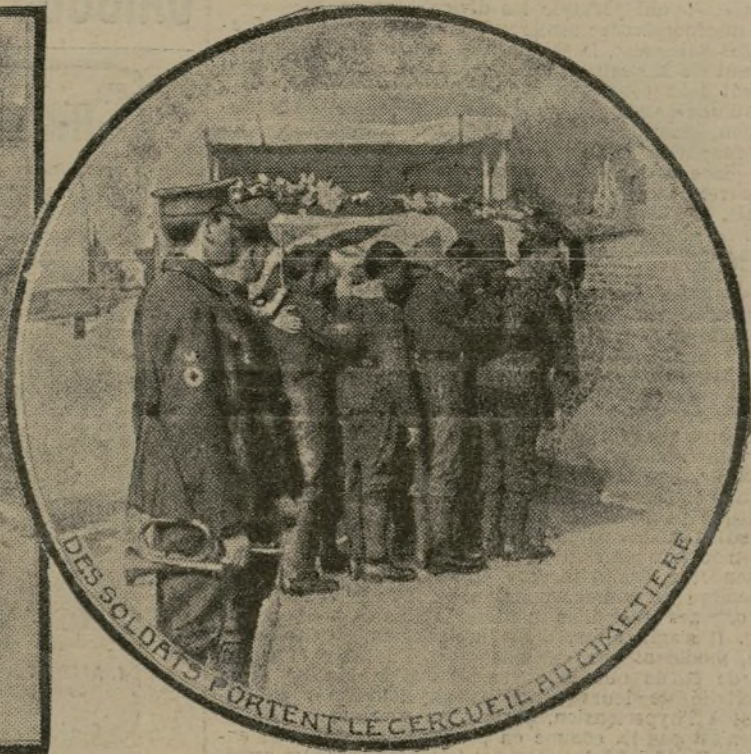
Deux semaines passèrent ainsi ; involontairement, depuis quelques jours, Janine se laissait aller au charme d'une mélancolie attendrie que tout son bon vouloir ne parvenait pas à repousser. Elle rêvait à des événements inconnus ou bien s'attardait aux souvenirs du passé.

Le temps s'écoulait, les heures s'abolissaient, elle retrouvait parfois en elle des sursauts de jeunesse, elle avait des gaietés subites, des drôleries qui ravissaient son fils.

La pensée d'une douce présence ne l'effrayait plus. Lohengrin, son ami, était là ! Dieu les avait rapprochés pour que, le retrouvant si fidèle, elle se consolât un peu, et qu'à la voir si éprouvée il lui pardonnât de n'avoir pas su attendre. Et pour la première fois elle ne se sentit plus seule.

(A suivre.)

LES OBSÈQUES D'UNE INFIRMIÈRE ANGLAISE



Le 17 mars dernier, ont eu lieu, au Tréport, les funérailles de miss Arnold, infirmière britannique, morte au camp des Terrasses des suites d'une maladie contractée en soignant les blessés et malades anglais.

LE PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE A ROME



Avant de faire route vers Paris, le prince héritier de Serbie a séjourné quelque peu à Rome et s'est ensuite rendu au quartier général du roi Victor-Emmanuel, sur le front des troupes. Il est ici photographié à son arrivée dans la capitale italienne, en compagnie du duc de Gênes, oncle du souverain.